

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 51

Montréal, Jeudi, 20 Décembre 1883.

Prix du numéro : 7 centimes. — Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTES : Orphelinats agricoles, par A. D. D. — Temps de Noël. — Le poète-lauréat Tennyson. — Correspondance, par l'abbé H.-R. Casgrain. — Sciences. — Poésie : La Nativité, par Ed. Turquet. — Nos gravures : Le cardinal de Bonnechose ; M. de Lasteyrie ; M. Heugel ; M. Ferdinand Barrot ; L'anniversaire de la naissance du grand-père ; L'arbre de Noël. — La littérature anglaise, par Edmond Lareau. — Choses et autres. — Le Moulin rouge (suite). — Les cloches de Botreaux, Willie Black. — Nouvelles diverses. — De tout un peu. — Les échecs.

GRAVURES : S. E. le cardinal de Bonnechose. — M. Heugel, éditeur de musique. — M. de Lasteyrie, sénateur. — M. Ferdinand Barrot, ancien ministre. — L'anniversaire de la naissance du grand-père. — L'arbre de Noël. — *Gloria in excelsis Deo*.

ORPHELINATS AGRICOLES

Il y a quelques années, un pauvre moine italien, sans autres ressources que sa foi en sa grande cause et son courage, entreprenait de tirer de la misère qui mène au vice, les petits malheureux privés de leurs parents et abandonnés par la société. C'était une œuvre méritoire et une tâche herculéenne. Tout autre que dom Bosco, l'héroïque et saint moine, aurait reculé devant les obstacles qui se dressaient devant lui, et qui étaient d'autant plus redoutables qu'ils étaient suscités par des personnes qui auraient dû lui prêter main-forte. Mais il était de cette trempe d'hommes qui ne regardent les obstacles que pour les vaincre. On le vit repoussé de toutes parts, réunir ses pauvres petits orphelins dans des champs, réduits à chercher la protection des arbres contre la pluie et le soleil. Dom Bosco réussit en dépit de tout, et aujourd'hui son œuvre donne des soins quasi maternels à plus de 150,000 orphelins.

Ce que dom Bosco a accompli pour l'Italie et la France, quelques personnes de Montréal ont voulu le tenter pour les orphelins du Canada. Déjà elles ont jeté les bases d'un établissement dans le comté de Wentworth, où les Pères de Marie sont établis depuis douze mois. Ces courageux pionniers d'une œuvre de bienfaisance, d'une œuvre patriotique, appelée à rendre de si éminents services à la patrie, ont rencontré bien des obstacles, mais comme ils marchaient sur les traces de dom Bosco, ils ont eu son courage et son dévouement. L'établissement de Wentworth, qui abrite déjà une quantité d'orphelins, n'attend que des secours pour s'agrandir. Que tous ceux qui ont le goût des bonnes œuvres et l'âme ouverte aux nobles inspirations, envoient quelques secours aux patrons des orphelins. Qui donne aux orphelins fait un placement qui rapportera des dividendes certains dans l'autre monde.

A. D. D.

TEMPS DE NOËL

Les jours de Noël vont venir et tout fait présager qu'ils seront l'occasion de saintes et pieuses démonstrations.

Quel bonheur lorsque ces paroles retentissent : *Parvulus natus est nobis!* Les âmes fidèles s'écrient au milieu de leurs épreuves : C'est Dieu venant au milieu de nous!

Et les impies au milieu de leurs triomphes éphémères répètent avec terreur : Oui, c'est Dieu!

Nous trouvons ces sentiments bien exprimés dans un vieux Noël :

C'est Noël qui vient, mes amis, chantons, c'est Noël qui vient.

Au loin dans la plaine, tout paraît en deuil, la terre s'est couverte de son blanc linceul, mais qu'importe s'il gèle, qu'il tonne ou qu'il grêle, une nouvelle aurore luit dans notre cœur.

C'est Noël qui vient, mes amis, chantons, c'est Noël qui vient.

Malgré les épreuves de l'Eglise dans les années précédentes, les fêtes de Noël ont été célébrées avec les transports de la joie la plus vive.

* * *

Nous avons sous les yeux un compte-rendu d'une

des plus belles fêtes qui ait eu lieu. C'est dans l'église principale de Montoux, ville du Midi de la France. Il y avait, dit-on, près de 300 enfants costumés qui ont figuré dans la fête.

Cette paroisse a donné un beau témoignage de sa dévotion. C'était une merveille pour les étrangers venus de toutes parts, et un vrai triomphe pour l'Enfant Jésus.

Au premier dimanche de janvier, la foule remplissait la grande église, entre la messe et les vêpres, vers deux heures. Tous les bancs étaient occupés, les allées latérales foulées de monde, les galeries supérieures encombrées.

La cérémonie commença par une symphonie composée de la succession des plus beaux Noëls et exécutée par un orchestre complet. Ces Noëls nous ravissent toujours par leur naïveté et l'emploi des charmants instruments qui les accompagnent.

Au milieu de cette musique, les balustres du chœur se trouvèrent occupés par des quantités d'anges aux couronnes éclatantes et aux voiles blancs. Au milieu d'eux, les archanges saint Gabriel, saint Michel, saint Raphaël, saint Uriel se faisaient remarquer.

Saint Michel avec son armure, saint Gabriel avec son lys, saint Raphaël et son bâton de pèlerin, saint Uriel et son encensoir.

La mélodie s'adoucit et, devenant toute céleste, redonnait sur le ton le plus doux : *Gloria in excelsis Deo, et in terra Pax hominibus bonae voluntatis.*

Alors les anges commencèrent à parler, annonçant la bonne nouvelle et invitant les bergers à les suivre. Mais les bergers, qui remplissaient les premiers bancs de l'église et qui avaient revêtu les plus charmants costumes champêtres, réclament, résistent et ne se rendent que sur les instances des anges. Rien de plus intéressant que ce dialogue. Nous espérons qu'on pourra en juger par les citations suivantes :

L'Archange Gabriel (saluant le Seigneur, puis les Bergers).

Gloire à Dieu dans le ciel. Paix aux âmes de bonne volonté

Les Anges (répétant le même salut.)

Gloire à Dieu dans le ciel : Paix aux âmes de bonne volonté.

Premier Ange.

Un Rédempteur
Rendra la gloire,
Et la victoire
Au Créateur.

Deuxième Ange.

Et désormais,
Sur cette terre,
Tout cœur sincère
Aura la paix.

Chœur des Anges.

Gloire à Dieu dans le ciel : Paix aux âmes de bonne volonté.

Premier Berger.

Mais d'où vient donc cette assemblée,
Et tout ce splendide concours ;
Nous trompons-nous ? est-il grand jour ?
En plein minuit, l'aube est levée.

Le chœur des Bergers.

Nous trompons-nous, est-il grand jour ?
En plein minuit, l'aube est levée.

Les Anges.

Bergers de Bethléem,
Bergers de Bethléem, écoutez la nouvelle :
Écoutez bien la parole éternelle,
Un grand roi vient pour votre bien
Levez-vous donc, ne craignez rien.

Les Bergers.

Comment quitter notre village,
Et délaisser notre troupeau
Au loup cruel et plein de rage,
Sur un message si nouveau.

Premier Ange.

Là-bas ! là-bas ! dans une étable
En une crèche misérable,
Vous trouverez un pauvre enfant
C'est votre Dieu qui vous attend.

Deuxième Ange.

Le Mal vous rendait insolvable
C'est Dieu qui vient payer pour vous

Pour vous il se rend redevable
Il veut même mourir pour tous.

Chœur des Anges.

Pour vous il se rend redevable
Il veut même mourir pour tous.

Les Bergers.

Un Dieu couché dans une étable
Cela serait-il donc croyable ?
Et pour voir un enfant sur la paille et le foin
Dans la froidure et le besoin,
Faut-il que chacun se dépêche
Et s'en aille vers cette crèche ?

Un Ange.

Il vous fait quitter ce séjour,
N'attendez pas jusqu'au grand jour,
Arrivez donc sans nulle crainte
Hâtez-vous donc, dépêchez-vous !
Vous verrez cet enfant qui vient souffrir pour vous
Vous le contemplez, et sa mère si sainte !

Un Berger.

Eh quoi ! verrions-nous en ces lieux,
L'enfant prêté par nos cieus
Est-ce lui ce divin Messie,
Promis par la bonté bénié,
Et nous venant du haut des cieus ?

Un Ange.

En cette enfance
Et dans la pauvreté
Dans la souffrance
Et dans l'infirmité
Que de bassesse
En cet enfant,
Mais en tendresse
Ah ! qu'il est grand

Le chœur des Anges.

C'est un enfant
Tout petit, tout charmant
Mais en tendresse
Ah ! qu'il est grand !

Les Bergers.

Prenons nos fifres, nos tambours
Nos chalumeaux, nos flûtes
Quittons nos prés, laissons nos huttes
Allons chanter des chants d'amours

Les Anges.

Le roi des anges
Dans ce pauvre endroit
Est couvert de langes
Et réduit à l'étroit
Le Seigneur, l'immense
Se rend petit
Et jusqu'à l'enfance
Il s'anéantit.

Le chœur des Bergers.

Le Seigneur, l'immense
Te rend petit
Et jusqu'à l'enfance
Il s'anéantit !

Un Ange.

Plus de nuit, d'ombre ou de figure
Un Dieu naissant chasse l'obscurité
Il vient pour donner la clarté
Et l'éclat à la nature.

Les Bergers.

Petit enfant si longtemps attendu
Venez pour notre délivrance,
Sans vous le monde était perdu
A vous notre reconnaissance.

Un Ange.

Il prend d'esclavé
La forme et le rang,
Attendant qu'il vous lave
Un jour dans son sang ;
En naissant il pleure
Le Roi des Rois,
Attendant qu'il meure
Sur une croix.

Les Bergers.

O douces larmes
Coulant des yeux
Dont l'éclat et les charmes
Ravissent les cieus,
Consolez nos âmes,
Purifiez nos cœurs,
Apaisez nos flammes
Et nos vaines ardeurs.

Un petit Berger.

Petit Jésus, enfant si doux
 Nous voici tous à vos genoux,
 Notre cœur est à vous
 Bénissez-nous,
 Recevez-nous,
 Nous sommes presque au même âge que vous.

Le chœur des petits Bergers.

Bénissez-nous
 Prenez-nous.
 Nous sommes presque au même âge que vous.

Un petit Berger chante.

O Jésus, petit frère
 Oh ! petit enfant si doux
 Est-il rien sur la terre
 D'aussi charmant que vous.

Le chœur des plus petits.

O Jésus, petit frère, etc.

Un autre petit Berger.

Invocant votre tendresse,
 Nous sommes à vos genoux,
 Vous voyez notre faiblesse
 Petit enfant sauvez-nous.

Le chœur des petits.

O Jésus, petit frère, etc., etc.

Un petit Berger.

Recevez enfant aimable
 L'hommage de nos vœux
 Sans vous l'on est misérable
 Vous venez nous rendre heureux.

Le chœur : O Jésus, etc.

Un autre petit Berger.

Vous nous aimez comme un frère
 Qui pourrait nous alarmer ?
 Contre votre main si chère
 En vain l'enfer veut s'armer.

Le chœur : O Jésus, etc.

PROCESSION

Sur un autre chœur qui a beaucoup de rapports avec le Noël si connu : " Il est né le divin enfant " les bergers et les anges se mirent ensuite en marche pour aller à la crèche. La procession était ainsi composée :

D'abord les anges couronnés d'or et de diamants portaient des cierges allumés comme pour représenter les astres brillants au milieu de la nuit.

Ensuite les bergers, les uns chargés de fleurs, les autres chargés de présents et enfin un orchestre complet de petits bergers jouant les fifres, les flûtes, les trompettes et les tambourins des bergers de la Provence ou des bergers des environs de Rome.

La procession ayant fait le tour de l'église accompagnée de la symphonie, et faisant retentir les Noëls, arriva devant la crèche brillamment illuminée et chanta une cantate.

Ceci peut donner une idée des fêtes de Noël dans les siècles de foi. Mais ce n'est pas seulement en Provence que l'on peut voir de pareilles démonstrations. Nous parlerons encore des Noëls en Bretagne et en Bourgogne.

(A suivre.)

LE POÈTE-LAURÉAT TENNYSON

On sait que la reine vient d'appeler à la Chambre des Lords le poète-lauréat Tennyson. Plusieurs journaux anglais font des gorges chaudes à ce sujet. Le *Truth* dit : " Que ses concitoyens honorent Tennyson, c'est parfait, mais qu'on en fasse un législateur, ainsi que son fils et le fils de son fils, cela est aussi absurde que si l'on voulait le décréter poète héréditaire." Le *Pall Mall Gazette* lui décoche une satire qui se termine comme suit :

Oh ! teach the weak to strive and hope
 Or teach the great to help the low.
 Pray Heaven for a noble heart
 And let the foolish title go.

CORRESPONDANCE

WINDSOR, ONTARIO, 12 décembre 1883.

A M. le Rédacteur de *L'Opinion Publique*,

Monsieur le Rédacteur,

Depuis mon arrivée ici, plusieurs personnes qui s'occupent d'histoire, m'ont écrit pour savoir s'il pouvait y avoir quelque doute sur l'authenticité du *Mémoire* de l'abbé Faillon que j'ai cité dans ma critique sur *l'Histoire du Canada*, par Garneau.

Voici ma réponse :

J'ai été en relations personnelles avec l'abbé Faillon tant en France qu'au Canada, et je possède plusieurs lettres de lui. Or le susdit *Mémoire* est tout entier de la main de l'abbé Faillon, et signé par lui.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

LE CHEMIN DE FER JACQUES-CARTIER

L'inauguration officielle de cette voie ferrée à eu lieu samedi dernier. Le chemin de fer Jacques-Cartier, qui tire son nom du comté qu'il traverse, se soude d'un côté au chemin de fer de Lachine, à sept milles de Montréal, et de l'autre à celui du Pacifique. Sa longueur est de six milles et demie. Commencé en septembre dernier, sa construction vient d'être terminée, à un coût total de \$150,000.

Samedi, à 11 heures a.m., un train composé de quatre wagons de première classe partait de la gare Bonaventure pour inaugurer le nouveau chemin. Parmi ceux qui avaient pris place sur le convoi on remarquait les honorables MM. Mousseau, Wurtele et Starnes ; MM. Sénécal, Bergeron, Wainright, Spicer, Hannaford, J. Duhamel, Ridout, Light, Henshaw, McDougall, Hogue, J. Labelle, révd. M. Bray, etc.

La presse française avait plusieurs représentants : M. Tassé, M.P., de la *Minerve* ; M. David, de la *Tribune* ; MM. Tarte et Demers, du *Canadien* ; MM. Brousseau et Dionne, du *Courrier du Canada* ; M. Lasalle, du *Monde* ; M. Levasseur, de *l'Événement*.

A Saint-Laurent, M. le curé de la paroisse, le directeur du collège et un certain nombre de citoyens prirent place parmi les excursionnistes.

En revenant, un goûter fut servi aux excursionnistes par l'entrepreneur, M. McNamee. En proposant la santé de celui-ci, l'hon. M. Starnes prit occasion de remarquer que la province de Québec avait maintenant 900 milles de voie ferrée et que l'argent dépensé dans ces entreprises avait été judicieusement placé.

Les excursionnistes sont revenus enchantés de leur voyage, d'autant plus que MM. les inspecteurs Light et Ridout ont déclaré que le chemin de fer était en très bon état et ne saurait manquer d'être, une fois parachevé, suivant les exigences du contrat, un chemin de première classe.

SCIENCES

On a trouvé que la pelure d'orange, parfaitement séchée au four, était très utile pour allumer ou raviver le feu. C'est de l'amadou tout préparé.

M. Hervé Mangin propose de cultiver la *ice plant* pour la potasse. Il assure qu'elle peut donner un pour cent de cet alcali.

Il ne paraît plus y avoir de limite à la rapidité avec laquelle on prend maintenant les épreuves photographiques. Le Dr Haesnel a réussi à photographier les éclairs de manière à indiquer la vitesse de l'étincelle.

On vient de faire, en Virginie, la découverte d'un tumulus rempli de grandes richesses archéologiques, sous formes de bijoux de cuivre, miroirs en mica, armes, etc.

Un correspondant d'un journal de médecine assure que l'application de l'acide chromique très fort, faite avec un pinceau, est un remède certain contre les verrues.

Le professeur Wroblenski, de Cracovie (Pologne), a réussi à solidifier l'alcool à une température de 202.9. fah. Ce froid extraordinaire est obtenu au moyen de l'éthylène liquide.

LA NATIVITÉ

Qu'attendez-vous, qui vous arrête ?
 Pourquoi regarder en priant,
 Pourquoi lever ainsi la tête,
 O saints prophètes d'Orient ?
 A chaque rayon qui s'allume,
 Votre œil plus vif que de coutume
 Semble percer le ciel vermeil :
 Qu'attendez-vous ? qui doit éclore ?
 Espérez-vous une autre aurore.
 Cherchez-vous un autre soleil ?

Voilà bien des siècles que l'âme
 Languit sur un sol froid et nu,
 Et que le monde entier réclame
 Son libérateur inconnu.

Le verrez-vous, vieillards et sages,
 Héritiers de tant de présages
 Ignorés des peuples grossiers ?
 Le temps vous presse et vous dévore,
 Vous faudra-t-il transmettre encore
 L'espoir de vos grands devanciers ?

Ecoutez ! un cri se prolonge,
 Un cri qui grandit aussitôt ;
 Regardez ! ce n'est pas un songe,
 L'éclair précurseur luit là-haut :

Gloire aux cieux dans leur étendue !
 Il est né ! répète la nue :
 A ce mot seul, mais triomphant,
 La terre frémit d'allégresse,
 Et le ciel lui-même s'abaisse
 Auprès du berceau d'un enfant.

Il est né le Christ, le Messie,
 L'objet d'un si précoce amour !
 C'est cet enfant qui balbutie
 Et dont l'œil s'ouvre à peine au jour.
 Voilà sous un amas de langues
 Le bras fort qui conduit les anges
 Dans leurs sentiers mystérieux ;
 Voilà sur un froid lit de roche
 Le pied tout-puissant dont l'approche
 Fait palpiter les cieux des cieux !

Il naît pauvre, obscur, misérable,
 Sans asile et sans protecteurs ;
 Il naît dans le coin d'une étable,
 Entouré de quelques pasteurs ;
 Et pourtant la terre tressaille !
 Car sur cette humble et frêle paille
 Elle a vu s'accomplir son vœu ;
 Un grand mystère se consomme,
 Le Dieu rabaisé devient homme
 Pour que l'homme devienne Dieu !

Il naît quand la foule agonise
 Dans ses convulsions sans frein,
 Quand le crime se divinise
 Et se dresse un aiel d'airain !
 Il naît quand, faible et décrépite,
 Rome ancienne se précipite
 Au seuil lugubre des tombeaux ;
 Quand cette reine qui chancelle,
 Secoue au vent chaque parcelle
 De son diadème en lambeaux.

Apôtre de la loi nouvelle
 Au milieu des siècles flottants,
 Il revêt cette chair mortelle
 Qui fut maudite si longtemps.
 L'œuvre inexplicable commence !
 Le Créateur des cieux, l'immense,
 Quitte son règne illimité ;
 Il interrompt ses destinées,
 Et pour entrer dans nos années
 Il sort de son éternité.

Il vient sur la terre épuisée
 Où tout décline, où tout se perd,
 Comme un nuage de rosée
 Qui déborde sur un désert ;
 Il vient comme une aube éclatante
 Quand le soleil sort de sa tente
 Pour éclairer notre horizon ;
 Il visite notre poussière,
 Et fait pénétrer sa lumière
 Dans l'ombre de notre raison.

Et c'est sur une crèche obscure,
 A travers toutes les douleurs,
 Que le maître de la nature
 Descend du haut de ses grandeurs.
 O pitié sublime et divine !
 Qui ne sentirait sa poitrine
 Frémir de remords et d'effroi ?
 Une crèche, un lit déplorable,
 Contient l'Être incomparable
 Pour qui le monde est trop étroit !

C'est par lui que finit la honte
 Où s'enfonçait l'homme insensé,
 Et que l'humanité remonte
 Dans les hauteurs de son passé ;
 C'est lui dont la seule venue
 Renoue une chaîne rompue,
 Réveille un repentir ardent ;
 C'est lui qui doit par son supplice
 Reporter au Dieu de justice
 L'anneau détaché par Adam.

Comme un jeune arbre se replie
 Pour protéger l'humble arbrisseau,
 La mère toute recueillie
 S'incline à côté du berceau ;
 Elle se prosterne, elle admire,
 Et cependant un doux sourire
 Brille dans ses yeux attendris ;
 Elle montre d'un air céleste
 Celui que sa bouche modeste
 Ose à peine nommer son fils.

Oh ! sois heureuse entre les femmes,
 Vierge au front pur, au nom béni,
 Ton sein plein de célestes flammes,
 Ton sein a porté l'infini ;
 Le Seigneur t'a faite si haute
 Que tu peux réparer la faute
 De l'ancien couple criminel ;
 Le sceau qui le marquait s'efface
 L'Eve antique reprend sa place
 Aux applaudissements du ciel.

Et vous dont l'œil perce le voile
 Où se cache le Rédempteur,
 Vous qui, sur la foi d'une étoile
 Prites le bâton voyageur,
 Accourez tous, bergers et mages,
 Venez environner d'hommages
 L'Enfant-Dieu qu'on vous révéla :
 Ne regardez plus dans la nue,
 Voici la lumière attendue,
 Prosternez-vous, les cieux sont là !

EDOUARD TURQUETY.

NOS GRAVURES

S. Em le cardinal
de Bonnechose.

LE cardinal de Bonnechose est mort dans la nuit du 28 octobre, à Rouen.

L'illustre prélat était âgé de quatre-vingt-trois ans. Il y a quelque temps, on se le rappelle, il fit une chute malheureuse, à la gare Saint-Lazare, en montant l'escalier qui conduit aux salles d'attente; il venait de Rome et retournait dans son diocèse.

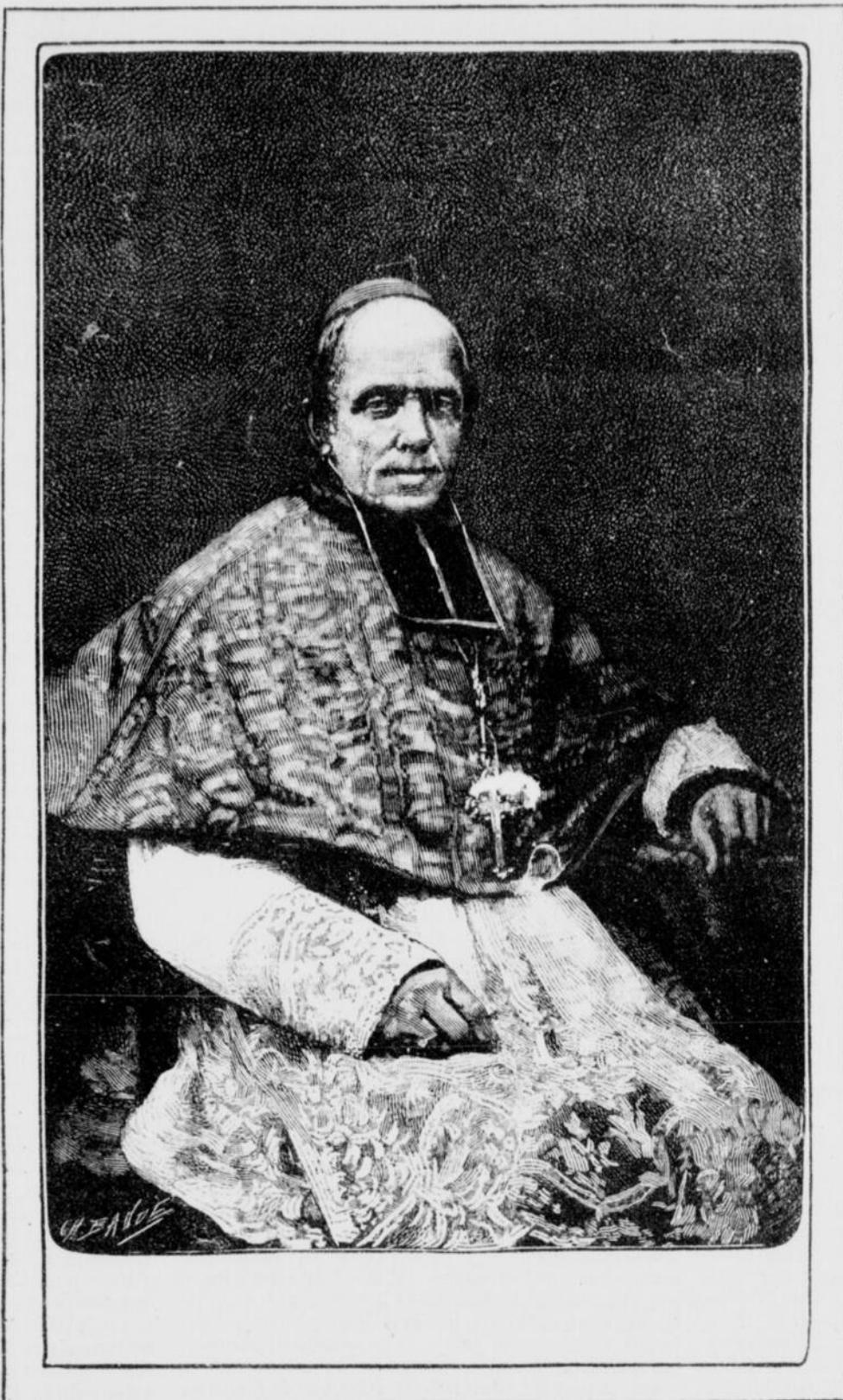
Les médecins ne constatèrent aucune lésion et recommandèrent simplement le plus grand repos. Mais l'âge du vénéré cardinal, le voyage fatigant qu'il venait de faire furent cause certainement que le rétablissement espéré ne put venir.

Depuis quelques jours, une grande faiblesse avait été remarquée chez le malade. Les médecins, réunis en consultation, ne cachèrent plus leurs craintes, et MM. les vicaires généraux adressèrent au clergé du diocèse la circulaire suivante :

« Monsieur le doyen, « L'état de santé Son Eminence nous inquiète; monseigneur lui-même réclame les prières des fidèles.

« En conséquence, vous commencerez dès demain les prières des Quarante Heures en la forme ordinaire. Les prêtres ajouteront à la messe l'oraison *Pro infirmo*. Vous voudrez bien communiquer ces instructions aux prêtres de votre doyenné. »

S. Em. le cardinal de Bonnechose était né à Paris le 20 mai 1800. Sa



M^{sr} de Bonnechose, archevêque de Rouen, mort à Rouen le 28 octobre. — (Phot. Braun.)

première carrière fut la magistrature.

Il était avocat à Besançon lorsqu'il donna sa démission, en 1830, et entra dans les ordres. Ordonné prêtre à Strasbourg, il fut successivement évêque de Carcassonne, puis d'Evreux. Il occupait le siège archiepiscopal de Rouen depuis 1858, et avait été nommé cardinal en 1863, dignité qui lui ouvrit le Sénat impérial, où il défendit énergiquement le pouvoir temporel du pape.

M^{sr} de Bonnechose avait été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1860.

Le cardinal est mort à une heure du matin, sans agonie. Il a conservé sa présence d'esprit jusqu'à ses derniers moments.

Grande émotion dans la ville. Affluence de visiteurs. Le préfet et le maire se sont inscrits. M. le comte de Paris a envoyé un télégramme. Le corps a été embaumé. Les obsèques ont eu lieu le 6 novembre seulement. Les scellés ont été apposés dans la soirée.

Selon l'usage, le cardinal a été inhumé dans sa cathédrale; M^{sr} de Bonnechose avait désigné la chapelle où il désirait être enterré: c'est celle des Apôtres. Là se trouvent déjà inhumés plusieurs archevêques de Rouen: Gaultier le Magnifique, mort en 1307, et Aymeric Guenault, mort en 1342.

La cérémonie a commencé à neuf heures. L'église, à l'intérieur et au portail, était tendue de draperies noires et blanches.

La messe de *Requiem*, chantée par la maîtrise, a été célébrée par M^{sr} Guibert, archevêque de Paris, qui a prononcé une courte allocution, l'orai-



M. Ferdinand Barrot,
mort à Paris, le 13 novembre.



M. Heugel, éditeur de musique,
mort à Paris, le 12 novembre.



M. de Lasteyrie,
mort à Paris, le 17 novembre.

son funèbre ne devait être prononcée par Mgr Besson, de Nîmes, que dans un mois, lors du service solennel. Les cinq absoutes prescrites par le Pontifical ont été ensuite données.

M. de Lasteyrie

M. de Lasteyrie, sénateur inamovible, est décédé en France dans le courant du mois de novembre.

Le marquis Adrien-Jules de Lasteyrie était né le 31 octobre 1810, au château de la Grange (Seine-et-Marne). Il était petit-fils du général La Fayette et beau-frère de M. de Rémusat. Entré de bonne heure au service de dom Pedro, il prit part à l'expédition qui chassa, en 1832, dom Miguel de Portugal.

En 1842, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de la Flèche, vota avec le centre gauche et fut, en 1845, chargé du rapport du projet de loi sur le régime des colonies.

La révolution de 1848 le jeta dans l'opposition contre-révolutionnaire ; représentant de Seine-et-Marne à la Constituante, il vota avec la droite et approuva l'expédition d'Italie.

Réélu à l'Assemblée législative, il se montra hostile à la République et au président.

En 1850, il fut un des dix-sept choisis pour préparer la loi contre le suffrage universel. Dans la session suivante, le marquis de Lasteyrie posa la candidature du prince de Joinville et protesta contre le coup d'Etat. Expulsé du territoire français en 1852, il fut compris dans le décret d'amnistie du 7 août de la même année.

Aux élections générales de mai 1869, pour le Corps législatif, il se porta comme candidat de l'opposition libérale en Seine-et-Marne, mais ne fut pas élu.

Elu représentant de Seine-et-Marne à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, il siégea d'abord au centre droit, mais se sépara de ce groupe lors du vote pour le retour à Paris. Bientôt il se fit inscrire au centre gauche, combattit la majorité monarchique, et, malgré l'état de sa santé, se fit porter à l'Assemblée toutes les fois qu'il s'agissait d'un vote important. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et l'amendement Wallon. Candidat des gauches lors des élections de sénateurs inamovibles, il fut élu au second tour, le 10 décembre 1875. Il vota, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie, mais, le 9 mars 1880, contre l'article 7 de la loi sur l'enseignement supérieur. Depuis lors, il vota toujours avec le centre gauche dissident.

On a de M. de Lasteyrie quelques articles historiques publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Heugel

Une figure bien parisienne vient encore de disparaître. M. Heugel, l'éditeur de musique bien connu, est mort le lundi 12 novembre, après une courte maladie. Un excès de travail avait amené dans son organisme de profonds troubles dont les soins du Dr Coquerel, son ami, ne devaient point triompher.

Jusqu'au dernier soupir, M. Heugel a conservé sa connaissance ; il a fait ses adieux à sa famille et à lui-même réclamé les secours de la religion, qui lui ont été donnés par M. l'abbé Coquerel, fils du docteur, son ami. Sa mort sera un deuil pour l'art, dont il était un passionné.

M. Léopold Heugel était âgé de soixante-huit ans ; depuis près de cinquante années il s'occupait d'éditer les œuvres musicales des artistes français les plus aimés. Il avait acquis la direction du *Ménestrel*, auquel ont collaboré la plupart des musiciens en renom.

M. Ferdinand Barrot

Ferdinand Barrot, ancien ministre, ancien conseiller d'Etat, ancien sénateur sous le règne de Napoléon III, a succombé le lundi 12 novembre, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Avocat sous la Restauration, puis substitut du procureur du roi pendant les premières années de la monarchie de Juillet, il ne tarda pas à quitter la magistrature pour se faire inscrire au barreau de Paris. Après l'échouage du prince Louis-Napoléon à Strasbourg, il défendit devant le jury le colonel Vaudrey, et après la tentative de Boulogne, il fut l'un des trois conseillers du prince devant la cour de Paris.

Dans l'intervalle, les électeurs de Loches (Indre-et-Loire) l'avaient envoyé à la Chambre, mais ce n'est guère qu'après 1848 qu'il commença à entrer résolument dans la politique active. Elu représentant du peuple par l'Algérie, ses anciennes relations lui valurent les fonctions de secrétaire-général de la présidence après l'élection du prince Louis. Il devint ensuite ministre de l'intérieur, puis ministre plénipotentiaire à Turin.

Après le coup d'Etat de 1851, M. F. Barrot se rallia franchement à la politique de l'Elysée. Il fit d'abord partie de la commission consultative, puis il entra au conseil d'Etat. L'empereur l'appela ensuite au Sénat et il remplisit les fonctions de grand référendaire. Il

était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1859.

Rentré dans la vie privée après les désastreux événements de 1870, il avait été nommé sénateur inamovible le 4 décembre 1877.

Depuis bientôt un an, M. Barrot souffrait d'une attaque de gravelle qui ne lui laissait pas de trêve. Il y a quelques mois, il dut s'alliter, et les soins assidus dont ses enfants l'entourèrent devaient rester vains.

Tout l'organisme du malade fut bientôt ébranlé, et quinze jours avant le dénouement fatal il ne pouvait plus supporter le moindre aliment.

Les obsèques de M. Barrot ont eu lieu jeudi, 15 novembre, à midi, à l'église St-Augustin. M. Victorin-Ferdinand Barrot, frère de M. Odillon Barrot, était né à Paris en 1806.

Le vestibule de la maison mortuaire avait été transformé en véritable chapelle ardente.

A midi précis, le cercueil est placé sur un char funèbre de première classe.

Les troupes, composées de détachements du 131^e régiment de ligne, du 4^e régiment de cuirassiers et de deux batteries du 13^e régiment d'artillerie, rendent les honneurs militaires à celui qui fut grand-officier de la Légion d'honneur, sénateur, etc.

L'anniversaire de la naissance du grand-père

C'est aujourd'hui qu'il atteint sa quatre-vingt-troisième année. A cette occasion, il y a grande fête au logis. Remue-ménage à la cuisine. Vaisselle, cristaux, casseroles, chaudrons, tout cela est mis à réquisition. La famille est nombreuse. Dans la grande salle à manger, tout à l'heure, les enfants et les petits-enfants se compteront par douzaines ! En voici déjà trois ou quatre qui demeurent dans le voisinage. Ils ont devancé les autres, les gourmands, car ils savent que grand-père leur donnera un à-compte.

La joie est peinte sur le visage de ces enfants. Comme leurs yeux dévorent ce gâteau, objet de leur convoitise !

Quel bonheur aussi paraît éprouver ce vieillard prêt à partager entre ses petits enfants la belle pièce de pâtisserie qu'il tient sur ses genoux !

Il y a beaucoup d'expression dans ces figures. L'artiste a fort bien rendu cette scène de famille.

L'arbre de Noël

Voici le joyeux Noël, avec sa couronne de houx vert et sa bûche légendaire. Faites des heureux, parents qui peuvent tout à l'aise fêter leurs chérubins, remplir leurs petites mains de jouets, de bonbons, de gâteries. Mais dans cette année si triste, si féconde en calamités, en désastres, bien des cœurs sont serrés au moment du joyeux Noël. C'est donc à ceux que la fortune et le bonheur comble de ses faveurs à penser aux déshérités, à faire leur part la première. Il faut leur apprendre, à ces chers petits si naïvement égoïstes, parce qu'ils ignorent tout de la vie, que leur joie doit être accompagnée d'une bonne pensée, d'un sacrifice pour ceux qui souffrent.

Que le plus bel arbre de Noël, étincelant de lumières, chargé de cadeaux utiles, de bibelots amusants, ait donc, suspendu à ses vertes branches, la part du pauvre sous forme de chauds vêtements, de jouets pour les enfants que leurs parents n'ont pas le bonheur de pouvoir gâter. Il faut si peu de chose pour causer des plaisirs infinis à ceux qui sont privés de tout !

L'égoïsme est une si laide chose et une maladie morale si envahissante en ce temps-ci, qu'il la faut combattre activement, surtout dans les âmes enfantines ; la générosité s'y trouve souvent tout naturellement installée, mais bien plus souvent aussi c'est la mère, l'éducatrice par excellence, qui sait l'y faire naître et l'y développer. Qui mieux que la mère peut pratiquer lentement et sûrement cette espèce d'orthopédie morale, redresser avec une patiente douceur les déviations du cœur et de l'intelligence ? Nous avons vu opérer de véritables miracles en ce genre, et nous en parlons aujourd'hui, parce que les fêtes, les réunions de famille, les jours où l'on gâte plus particulièrement les enfants, sont d'excellentes occasions pour leur faire sentir et comprendre qu'il y a de par le monde bien des fillettes, bien des bébés qui n'ont plus de maman et qui n'ont jamais eu de joujoux.

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

« Si la pure activité intellectuelle est le trait dominant de la civilisation allemande, le génie pratique éclate partout en Angleterre. »

I

L'unité de la langue latine régnait au XII^e siècle à des hauteurs presque inaccessibles pour les populations encore peu civilisées de l'Europe ; c'est vers cette époque que les langues vulgaires se créèrent une exis-

tence à part, et qu'apparurent la plupart des idiomes populaires et nationaux.

La langue anglo-germanique est l'une des cinq branches de la famille des langues germaniques ; elle ne comprend que deux idiomes : l'anglo-saxon, mélange des langues parlées par les Angles, les Saxons et les Pictes, lors de leur invasion en Angleterre au Ve siècle, modifié plus tard par la conquête danoise, et éteint depuis plusieurs siècles ; et l'anglais parlé de nos jours en Angleterre, formé d'anglo-saxon et d'anglo-normand, de quelques mots celtiques et romans et qui se subdivise en plusieurs dialectes comprenant : 1^o l'anglais proprement dit ; 2^o l'anglais Northumbrien ; 3^o l'écossois ; 4^o l'anglais ultra-européen, usité en Amérique. Du VI^e jusqu'au XI^e siècle, l'anglo-saxon n'éprouva que peu de changement. A cette époque on cultivait la littérature avec peu de succès.

L'historien Guidas vivait vers 560. Bède a acquis une grande réputation au VIII^e siècle. Mais le latin était encore la langue des savants. Le roi Alfred, au IX^e siècle, a fait plusieurs traductions en langue saxonne pour l'instruction du peuple. Au Xe siècle la noblesse anglaise envoyait en France ses enfants pour apprendre le français.

Guillaume le Conquérant (1066) implanta en Angleterre, avec sa conquête, la langue de la Normandie. La noblesse parlait le français et le peuple conservait le saxon. Peu à peu ces deux idiomes se fondirent et cette fusion est la base de l'anglais actuel. D'après Thommerel (1), l'anglais, sur 43,566 mots, en a emprunté 13,330 aux langues teutoniques, 29,864 aux langues romanes, 88 aux langues celtiques, 294 à des sources incertaines.

L'anglo-normand, qui se parlait dans le pays avant la conquête, se rapproche plus de l'allemand que l'islandais, comme on le voit par l'*Explication de l'ancien testament*, paraphrase faite au XIII^e siècle par l'évêque Coedmon, ainsi que la traduction de Boece, de Bède et autres ouvrages du roi Alfred, et par les poésies de Beowulf sur l'histoire danoise.

Les ménestrels et les troubadours furent en honneur durant les XII^e et XIII^e siècles ; ils contribuèrent beaucoup à développer l'instinct poétique du peuple. Mais les meilleures intelligences s'adonnaient encore au latin, ce qui fait que la langue anglaise a été plus tardive dans ses développements que toutes les autres langues néolatines.

Quelques écrits fixèrent la langue nationale, par exemple le *Castel of Love* de Groshead, l'*hymeneae*, poésie de Godric (1170), une traduction du *Brut* de Wace, faite sous le règne de Henri II. Une traduction en vers d'une méditation de saint Augustin, marque un changement prononcé et un retour évident de l'anglo-saxon vers l'anglais. Henri III écrivait ses proclamations dans la langue du pays, et sous Edouard I^{er}, le moine Robert de Gloucester rédigea une chronique en vers, exemple qui fut suivi 30 ans après par le moine Robert Manning qui en écrivait un autre en langue anglaise en la faisant précéder d'un roman, *Sir Tristram*, attribué à l'Ecossois Thomas D'Erceldoune.

Le XIV^e siècle vit paraître plusieurs traductions des romans de chevalerie de France, mais le nom qui mérite le plus d'être mentionné est Guillaume Langland, auteur de la *Vision de Pierre Ploughman*, critique mordante contre le clergé.

En 1362, Edouard III introduisit l'anglais dans les procédures au lieu du français qui était encore en usage dans la sphère officielle depuis la conquête du Bâtard. La réforme accomplit l'œuvre en fixant pour toujours la langue anglaise dans la dialectique et les actes authentiques.

« C'est ainsi, observe un historien, que la maturité n'arriva que fort tard pour cette langue qui, si l'on en excepte la prononciation, est devenue l'une des plus logiques, abrégées des désinences, simplifiant les genres et réduisant la syntaxe à des règles précises ; elle a fondu ensemble les idiomes du midi et du nord ; et il en est résulté une langue d'une force et d'une simplicité extrême, qui s'est répandue plus que toutes les autres dans les pays étrangers, langue tellement mixte et d'un génie si libre qu'il est impossible de l'astreindre au joug d'une académie, comme on y soumet d'autres idiomes dont la vivacité est cependant susceptible de discipline. »

Trois hommes supérieurs ont donné à la littérature anglaise, dans la première période, un développement marqué : ce sont Chaucer, Barbour et Gower.

CHAUCER

Geoffry Chaucer (1360-1400) est considéré comme le père et l'inspirateur de la poésie anglaise. S'il avait su guider son talent il aurait élevé à la dignité de langue la rudesse native du patois britannique ; il le fit quant à la forme et son originalité ne se dément pas chaque fois qu'il a en vue la liberté politique ou religieuse de ses concitoyens ; mais l'italien Pétrarque l'avait séduit et au lieu d'être créateur il préféra n'être qu'imitateur, en s'assimilant les écrits de son maître, ce qui a fait

(1) *Recherches sur la fusion du franco-normand et de l'anglo-saxon*, Paris, 1844.

dire à Chateaubriand (1) : la littérature anglaise moderne se masque en littérature italienne. Les *Contes de Canterbury* paraissent être le meilleur ouvrage du vieux Chaucer. L'auteur met en scène les diverses classes de la société : un chevalier, un campagnard, un cuisinier, un négociant, un vendeur d'indulgences, un mendiant, un médecin, quelques juriconsultes, un moine et une abbesse y devisent ensemble. "Rendant, dit César Cantu (2), ainsi qu'il l'avait fait de la langue, les aspirations diverses des conquérants et des vaincus, Chaucer dépeint la nature avec détail et passion selon le génie saxon et sans tomber dans l'affectation des Troubadours. On ne saurait le comparer à Dante pour la grandeur des pensées. Mais celui qui ne recherche que la vivacité de l'imagination, la liberté d'allure et qui s'attache principalement aux mœurs ne pourra que lui décerner des éloges. Tout en imitant il resta naturel quoique courtisan et érudit. Il obtint des applaudissements du peuple et jouit pendant sa vie d'une réputation que sa mort ne lui enleva point. Aujourd'hui, comme tous les poètes des premiers temps, on l'admire plus qu'on ne le lit. Plus heureux dans le genre comique, c'est avec la finesse de pénétration et son existence orageuse qu'il introduisit dans l'anglais ce mélange de facétieux, de bizarre, de grave, qui, sous le nom d'*humour*, demeure le caractère distinctif de cette belle et inhumaine littérature dans laquelle l'homme est raillé et Dieu oublié. C'est encore cet *humour* qui fit prédominer en Angleterre le roman et la comédie sur les autres genres de composition."

Chaucer a écrit en prose son *Testament de l'amour*.

Jean Barbour ouvrit à cette époque les fastes de la littérature en Ecosse en se faisant connaître comme théologien. Il chanta le premier les prouesses chevaleresques de Douglas, de Robert Bruce et du comte Maury.

John Gower (1320-1402), contemporain de Chaucer, écrivit des poésies morales remarquables. Il marque la transition de la grande transformation de la langue nationale. Il a composé en français un poème de 30,000 vers, des ballades latines et d'autres poésies où il célèbre l'insurrection des communes en Angleterre ; le tout est contenu dans un ouvrage publié en trois parties : *Speculum meditantis*, *Vox clamantis*, *Confessio amantis*. La dernière partie est l'histoire d'un amoureux qui a des relations avec un poète de Vénus, où celui-ci développe toutes les théories de l'amour à la manière des scolastiques ; si l'on en excepte le dénouement le reste est monotone et ennuyeux.

Dans le XVe et le XVIe siècles la littérature anglaise ne nous offre aucun nom qui puisse rivaliser avec Chaucer. On rencontre bien, à la vérité, quelques hommes dignes d'être cités, mais ils n'ont pas créé ; ils ont tout au plus imité, embelli et développé. Le roi Jacques I d'Ecosse (1423-1437) a laissé un long poème, *Le livre du roi*, dans lequel il raconte les circonstances qui ont fait naître son amour, pendant qu'il était prisonnier au château de Windsor, pour une jeune princesse anglaise. *L'Histoire de Thèbes*, *La chute des princes et Le siège de Troie*, sont les principaux travaux de John Lydgate. Sir John Fortescue, vivant sous Henri IV, s'est distingué par son traité : *La différence entre une monarchie absolue limitée en ce qui regarde la constitution anglaise*, et par d'autres ouvrages en langue latine. William Caxton (1491), célèbre imprimeur, a laissé au moins soixante traductions, outre son *Livre de l'ordre de la chevalerie et The game of chess*.

Les règnes d'Edouard IV, de Richard III et de Henri VII (1461-1509), n'ont produit aucun poète remarquable.

L'Ecosse, pendant la même période, a fourni trois hommes éminents : Henryson, qui a laissé des fables en vers et des petits poèmes moraux ; William Dunbar, des poèmes allégoriques ; Gavin Douglas, auteur du *Palace of Honour, King Hart*, et une traduction de l'*Enéide* de Virgile. Nous devons à David Lindsay (1567) la *Satyre des trois Etats*.

Le règne de Henri VIII (1509-1548) a été plus fécond en bons écrivains. Thomas Morus, outre ses diverses controverses, a composé : *le Schisme d'une République Morale, Utopia, Histoire d'Edouard V, de son père et de Richard III*. La réforme d'Henri VIII contribua par les controverses, par les articles d'érudition et surtout par les traductions de la Bible, à accroître le développement littéraire en Angleterre. Avant d'entrer dans la célèbre époque que les critiques anglais ont appelé *Elizabethan literature*, mentionnons Roger Ascham, connu par ses traités : *Toscophilus*, où il enseigne l'art de mêler l'étude à la récréation, et le *Maître d'École*, théorie sur l'étude des langues.

L'histoire de la littérature anglaise pendant les règnes d'Elizabeth, de Jacques I et de Charles I (1558-1649) marque les efforts et le progrès des idées luttant contre l'ignorance. La découverte de l'imprimerie, la philosophie de Platon qu'on avait substituée à celle d'Aristote, les libertés religieuses et politiques, créèrent des idées nouvelles si opposées aux anciennes, qu'une lutte

sérieuse s'engagea. L'étude des classiques, que l'on avait trop négligée jusqu'alors, devint l'objet de l'attention des hommes de lettres. On ne se contenta pas d'étudier les modèles chez les grecs et les latins, mais on recueillit ce qui pouvait être bon chez les modernes, en Italie, qui était alors florissante de la Renaissance, en France, où François I^{er} donnait un noble essor du génie poétique de son peuple. Une autre circonstance favorable, c'est l'encouragement que la reine Elizabeth donna aux belles-lettres. Cette femme, d'un esprit cultivé, avait fait de sa cour le rendez-vous de toutes les influences littéraires de l'époque. Elle commenta Platon, traduisit Isocrate, Horace, etc., lisait plus de latin en un jour que certains prébendiers en une semaine. Ceux qui vont à la cour, ajoute Harrison, voient partout des livres, entendent partout des controverses littéraires ; on s'y croit plutôt dans une académie que dans la demeure de la politique et de la diplomatie.

On a souvent parlé de l'immoralité, de la licence qui règnent dans les écrits de ce temps. On doit en rechercher la cause dans la réforme qui avait engendré partout un engourdissement moral en lâchant la bride aux passions des hommes. Les poètes, s'étant pour la plupart constitués courtisans, ne dépassaient pas dans leurs ouvrages les bornes du gai, du sentimental, de la flatterie et de l'affectation. Ils entouraient Elizabeth, cette *Vestale assise sur le trône d'Occident*, comme l'appelle Shakespeare, en saupoudrant leurs fades galanteries des bizarreries de l'antiquité. L'imitation étrangère faillit étouffer l'esprit national. On fit de la poésie une grande dame que l'on parfuma d'italien. Les concetti étaient de bon goût avec la mythologie quintessenciée, langoureuse et les sonnets musqués. Au milieu de cet entraînement général vers la décadence, un homme de bon goût, remarquable par la netteté de son coloris et la richesse de son imagination, entreprit de réveiller l'esprit national de ses concitoyens : — c'était Spenser.

EDMOND LAREAU.

(A suivre.)

CHOSSES ET AUTRES

Le banquet que l'on a donné à Parnell, à Dublin, a été un véritable succès.

La diète hongroise a rejeté le projet de loi autorisant le mariage des juifs avec les chrétiens.

Tennyson, le poète-lauréat d'Angleterre, vient d'être créé baron par la reine Victoria.

Les Chambres fédérales se réuniront pour les dépenses des affaires jeudi, le 17 janvier.

M. J.-B. Rouillard, de cette ville, a été nommé inspecteur-général des mines de la province de Québec.

Le concert de M^{lle} Emery-Coderre, donné avant-hier, à Queen's Hall, a été un vrai succès. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

On assure que M. J.-G. Ross a été appelé au Sénat en remplacement de l'hon. M. Price, pour la division des Laurentides.

Le prince de Galles a envoyé, dit-on, un agent au Texas, Etats-Unis, pour acheter d'immenses terrains agricoles dans cet état.

L'hon. M. Blanchet a envoyé, au nom du gouvernement de Québec, deux chars chargés de provisions pour les pauvres du Labrador.

Sir Charles Tupper sera de retour en Canada dans quelques jours, après avoir rempli, en Europe, une mission fructueuse pour le pays.

On a déposé une pétition demandant l'invalidation de l'élection de M. I.-N. Belleau, le nouveau député de Lévis à la Chambre des Communes.

Un journal de Québec affirme que M. A. Turcotte briguera les suffrages des électeurs à la prochaine élection à Trois-Rivières.

A cause de l'excitation causée dans les cercles irlandais à Londres, des précautions extraordinaires ont été prises pour la sécurité des édifices publics.

MM. Gustave Drolet, J.-X. Perreault et H. Parent se sont fait inscrire comme membres de la société protectrice des femmes et des enfants.

Le *Bulletin de l'Union Allet* vient de finir sa dixième et dernière année d'existence. Le manque de ressources, dit-il, l'empêche de continuer plus longtemps son œuvre.

Le bruit court à Québec que les élections de Châteauguay, Trois-Rivières et des Deux-Montagnes auront lieu le même jour, au commencement de janvier prochain.

L'amiral anglais Crosby, qui commande l'escadre asiatique, dit qu'il est positif qu'il n'y aura pas de guerre

entre la Chine et la France. La Chine ne se sent pas de force à faire face à la France, et devra céder.

L'*Evénement*, de Paris, annonce que Vanderbilt vient de commander, au prix d'un million, à M. Meissonier, peintre célèbre, une grande toile militaire de 18 pieds sur 12.

La cérémonie de la collation du pallium à l'archevêque Elder, successeur de feu Mgr Purcell, à Cincinnati, a eu lieu à la cathédrale, au milieu d'une grande affluente de personnes.

Il y aura présentation des candidats le 27 courant, dans le comté de South-Huron, pour remplacer M. Mc-Millan, qui a donné sa démission. Il est probable que sir Richard Cartwright sera élu sans opposition.

On dit que M. Sénécal a obtenu de la municipalité de Québec des débentures pour la balance de la souscription d'un million pour le chemin de fer du Nord. Il a, paraît-il, vendu ces débentures en Europe.

M. l'abbé Campion, du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, s'est cassé la jambe dans le cours de la semaine dernière. C'est en se rendant chez un malade que l'accident lui est arrivé. M. l'abbé Campion paraît prendre du mieux.

M. de Beaujeu a renoncé à son appel dans la cause d'élection de Soulanges. La présentation a lieu aujourd'hui, et la votation aura lieu le 27. Les candidats seront probablement MM. Bain et de Beaujeu, tous deux ministériels.

Adélina Patti, la célèbre cantatrice, sera à Montréal la semaine prochaine. On croyait, d'après les premières annonces, que la Patti jouerait trois fois. Mais nous voyons par le programme qu'elle ne jouera qu'une fois, le lendemain de Noël, dans la *Traviata*. Nous le regrettons.

A une des dernières assemblées du conseil municipal de Montréal, le greffier a lu une lettre du secrétaire de Son Excellence le gouverneur-général, lord Lansdowne, par laquelle il informe le conseil que Son Excellence accepte l'invitation à lui faite au nom de la ville d'assister aux fêtes du carnaval.

Un correspondant écrit de Londres que la reine Victoria a visité récemment la Chartreuse qui vient d'être fondée, dans le comté de Sussex, en Angleterre. Sa Majesté a parcouru tout l'établissement et a félicité les révérends Pères d'être venus s'établir dans son royaume.

Deux Canadiens-Français des Etats-Unis, MM. H.-A. Dubuque, avocat, et le Dr J.-A. Chagnon, viennent d'être honorés par le suffrage populaire, à Fall River, Massachusetts. Le Dr Chagnon a été élu échevin et M. Dubuque commissaire des écoles. Les deux élus étaient sur le ticket du parti républicain.

Madame Patti possède pour plus de \$200,000 de diamants et autres pierres précieuses. Un diamant qui a appartenu à Catherine de Russie est évalué à \$18,000. La diva a un collier composé de cent vingt-deux pierres précieuses, qui a coûté \$73,000, et un bracelet orné de turquoises qui vaut \$25,000. Le colonel Mapleson dit que la grande cantatrice craint toujours que ses bijoux ne soient perdus ou volés.

Les Américains ne pensent guère autrement que nous sur les avocats. Dans une série de fables américaines, publiées par une revue des Etats-Unis, nous trouvons celle-ci :

"Ayant eu, un jour, une querelle des plus violentes avec l'hyène, le loup résolut de la détruire. C'est pour quoi il alla demander conseil au lion.

"—Tends-lui un piège, dit ce dernier ; et, quand tu l'auras prise, dévore-la.

"Le loup s'en alla et dressa un piège dans un sentier que son ennemie avait l'habitude de fréquenter.

"Cependant, le loup n'eut pas de chance, car, au moment où, ricanant de joie, il admirait son œuvre achevée, il fit un faux pas et tomba lui-même dans le piège qui le retenait lié. Quelques instants plus tard, le lion passa par là.

"Juste ciel ! s'écria-t-il, qu'est-ce que je vois ?

"—Me voici pris dans mon propre piège, répondit humblement le loup.

"Certainement, reprit l'autre : et dire que j'étais venu dans l'intention de t'aider à dévorer l'hyène ; mais, étant donnée la situation que voici, c'est l'hyène que j'aiderai à te manger, toi.

"—Comment ! protesta le loup ; puisque c'est en suivant ton conseil que j'ai dressé le piège !

"—C'est vrai, répliqua le lion avec son calme majestueux ; mais j'ai donné le même conseil à ton ennemie, et pour moi il n'y a pas de différence, si je mange du loup ou de l'hyène."

Morale : L'avocat est toujours payé, quelle que soit l'issue du procès.

(1) *Essai sur la littérature anglaise.*

(2) *Histoire universelle.*



L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU GRAND-PÈRE

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXXIII

PAULINE ET LASCARS

(Suite)

Ayant ainsi parlé, Roland prit son chapeau qu'il avait posé sur la petite table de bois blanc en entrant dans la maisonnette.

Il s'inclina devant madame Audoin, témoin muet de l'entretien auquel nous venons d'assister ; il salua respectueusement Pauline Talbot, et il se dirigea vers la porte.

Pendant la véhémence réplique du baron, la jeune fille avait été visiblement en proie à une agitation et à une émotion violentes ; elle pâlisait et rougissait tour à tour, et ses grands yeux se remplissaient de larmes.

Enfin, elle prit son parti soudainement.

— Monsieur le baron... balbutia-t-elle.

— Mademoiselle ? demanda Lascars en s'arrêtant.

— Pardonnez-moi mon ingratitude apparente... poursuivit Pauline d'une voix à peine distincte, vous venez de me faire comprendre à quel point j'étais coupable envers vous... J'accepte avec joie, avec bonheur, cette affection, ce dévouement que vous m'avez offert... Soyez mon protecteur, soyez mon ami, soyez mon frère, l'orpheline met son honneur sous la garde du vôtre... elle ne vous dit plus : adieu... elle vous dit : au revoir... elle vous dit : à demain...

— Ah ! s'écria Roland avec un indicible expression d'enthousiasme, maintenant, mademoiselle, vous me récompensez trop ces paroles si touchantes et si nobles, je n'ai rien fait entendre...

Pauline, avec une adorable expression de confiance ingénue, tendit à Lascars sa main blanche, aux ongles roses, sur laquelle il n'appuya ses lèvres qu'à peine...

Puis, passé maître depuis longtemps dans le grand art des sorties, il n'ajouta pas un seul mot, il salua de nouveau et sortit de la maisonnette.

— Ma bonne Audoin, demanda l'orpheline tout à coup, que penses-tu de ce qui vient de se passer ?

— Je pense, répliqua l'excellente femme, que le visage de ce courageux gentilhomme exprime la franchise et la loyauté, et que nous n'aurons qu'à nous louer de la confiance qu'il nous inspire...

— Moi aussi, je le crois, murmura Pauline, oh ! oui, je le crois... mais alors, pourquoi donc suis-je si triste sans raison ? pourquoi donc mon cœur est-il oppressé comme si le pressentiment d'un malheur pesait sur moi ? Comprends-tu cela, ma bonne Audoin, et peux-tu me l'expliquer ?...

Cette question était superflue. La bonne gouvernante ne comprenait point et se trouvait tout à fait incapable de donner à Pauline l'explication demandée.

— Je ne sais pas... répondit-elle, comment veux-tu que je puisse savoir ces choses-là ?...

Pauline fondit subitement en larmes, de longs sanglots soulevèrent sa poitrine. Madame Audoin, très inquiète de cette crise inattendue, se rapprocha d'elle, la prit dans ses bras et s'écria :

— Chère enfant, qu'as-tu donc ?

— C'est à mon tour de te répondre : *Je ne sais pas*... murmura la jeune fille, en s'efforçant de sourire à travers ses pleurs.

— Ce sont les nerfs, très certainement, reprit alors la gouvernante, tu as éprouvé un grand effroi, et tu t'en ressens, c'est tout naturel... il ne s'agit que de bien dormir cette nuit, et demain matin il n'y paraîtra plus, j'en réponds...

XXXIV

OU SAUVAGEON REPARAIT

Lascars, au moment où, après avoir quitté la petite maison du Bas-Prunet, sautait dans sa barque et reprenait les avirons pour retourner au Moulin Rouge, Lascars, disons-nous, était animé d'une joie sauvage.

— Décidément, se disait le gentilhomme en faisant glisser le bateau sur les eaux tranquilles, le hasard devient mon complice !... Avec quelle infatigable complaisance il me rend cette jeune fille que je ne cherchais plus, cette jeune fille qui m'appartient maintenant, car je la trouve isolée, sans défiance, sans défense, et j'ai pour allié son propre cœur qui va me livrer la reconnaissance... Pauline rêvera de moi cette nuit. Demain, elle commencera à m'aimer... avant la fin de la semaine, son amour sera devenu une passion ; sa petite tête flambrera, et j'aurai soin d'exciter la flamme !... allons, je commence à croire que mon temps d'exil me semblera court, et qu'au lieu de trouver, comme hier encore, les heures trop longues, elles me paraîtront désormais trop rapides. Sauvageon était décidément un bon serviteur que j'aurai peine à remplacer !... Pourquoi faut-il que le pauvre diable ait payé de sa vie son idée triomphante !...

Tout en monologuant de la sorte, Lascars avait franchi la plus grande partie de la distance qui le séparait de son habitation délabrée. La sombre silhouette du moulin, plus noire que les ténèbres elles-mêmes, se dessinait à l'horizon...

On sait qu'un ramoneur assis sur son banc de nage et maniant les avirons, tourne forcément le dos à l'endroit vers lequel il se dirige.

Ceci nous explique comment il put se faire que le baron ne leva point les yeux sur le bâtiment sinistre avant le moment où, parvenu au terme de sa course, il changeait de disposition et se retournait pour amarrer l'esquif à l'un des pilotis de l'estacade...

Mais alors, au lieu de s'occuper sans retard de cette besogne, il resta pendant quelques secondes muet, immobile, la bouche béante, les yeux largement ouverts, dans l'attitude enfin d'une statue de la Stupeur.

Cette stupeur s'explique le plus facilement du monde. Lascars savait le logis désert, et cependant, il voyait briller une lumière à travers l'une des fenêtres étroites qui trouaient le pignon pointu...

Qui donc s'était introduit dans le Moulin Rouge, et, ne son-

geant point à s'y cacher, trahissait sa présence par des lueurs indiscrètes !...

Il était malaisé de répondre pertinemment à une question de ce genre, aussi Lascars passa successivement en revue une foule de suppositions qui ne semblaient, ni les unes ni les autres, conformes à la vraisemblance, et il finit par s'arrêter à celle-ci, que des vagabonds, des gens sans aveu, vivant de rapines, avaient envahi, pour y passer la nuit, et peut-être pour y faire orgie, le Moulin Rouge qu'ils croyaient sans doute tout à fait abandonné.

Le baron prêta l'oreille.

Tout était silencieux... aucun bruit, pas même le plus léger murmure ne s'échappait des vieilles murailles...

— Dans une minute, se dit Lascars, je saurai à quoi m'en tenir.

Il attacha rapidement la barque ; il gravit les marches de l'escalier de pierre et, tirant son épée hors du fourreau pour être prêt à l'attaque ou à la défense en cas de mauvaise rencontre, il pénétra dans le moulin, il entra et il se dirigea à travers les ténèbres vers la pièce éclairée...

Cette pièce était celle qui précédait sa propre chambre. Au moment d'en franchir le seuil, il lui sembla qu'un gémissement arrivait jusqu'à lui, et que ce gémissement n'avait rien d'humain...

Lascars ne put se défendre, cependant, d'un premier mouvement de terreur nerveuse.

Ceci fut d'ailleurs l'affaire d'une minute à peine. Lascars eut honte de lui-même, il rougit et sourit de sa faiblesse, et, faisant appel à toute sa résolution, il poussa la porte de la chambre lumineuse...

Rien n'était moins rassurant que le spectacle qui s'offrit à lui ; rien n'était plus propre à le confirmer dans la pensée qu'un fantôme se présentait à ses regards...

Sauvageon avait été tué raide, d'un coup de fusil, une heure auparavant, Lascars croyait en avoir la certitude, et néanmoins Sauvageon se trouvait là, ou plutôt son propre fantôme, pâle comme un mort, enveloppé dans une sorte de suaire taché de sang, étendu sur un matelas et poussant des plaintes sourdes.

Le baron sentit un petit frisson glacé courir sur son épiderme, et il chercha dans sa mémoire les paroles avec lesquelles on fait disparaître les spectres... Tel était le désordre momentané de son esprit, qu'il ne put trouver autre chose que la formule des exorcismes, et qu'il murmura, en étendant vers l'apparition sa main armée d'une épée :

— *Vade retro, Satanas !*...

Ces mots attirèrent l'attention du prétendu spectre. Il fit un mouvement infructueux pour se soulever, et il s'écria, avec un juron retentissant :

— Oh ! que je souffre !... de par tous les diables de l'enfer que je souffre !...

— Ah ! ça, demanda Lascars, suis-je le jouet d'un rêve ? est-ce vous Sauvageon !...

— Eh ! oui, monsieur, c'est bien moi... ce n'est que trop moi, hélas !...

— Vivant ! ! !

— Très vivant, mais je n'en vauds guère mieux, car je souffre comme un damné... monsieur veut-il m'apprendre d'où vient la surprise qu'il me semble lire sur son visage ?...

— Cette surprise est bien naturelle !... je vous croyais mort, mon pauvre garçon, et je vous regrettais sincèrement.

— Ah ! monsieur, quelle reconnaissance je vous dois !... mais qui donc a fait courir si vite le bruit que j'étais défunt ?

— Les trois garçons de ferme du Bas-Prunet.

— Voyez-vous, les gredins !... cria Sauvageon en grinçant les dents et en serrant les poings, si je suis de ce monde à l'heure qu'il est, ce n'est pas leur faute ! quelle chasse enragée ils m'appuyaient ! il me semble encore sentir les pointes de leurs fourches chatouiller mes reins, et quelles fourches, monsieur !... si je n'avais pris le parti de piquer une tête dans la Seine, j'étais embroché comme un lapin !... mais c'est égal, foi de Sauvageon, ils me revaudront cela quelque jour.

— Ne pouvant vous arrêter, reprit Lascars, l'un d'eux a fait feu sur vous, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, sans plus de façon qu'un chasseur sur une perdrix ou sur un lièvre...

— Vous a-t-il manqué ?...

Sauvageon fit un haut le corps.

— Ah ! que non pas ! répliqua-t-il avec véhémence, il ne m'a point manqué, le brigand !...

— Où vous a-t-il atteint ?...

Sauvageon prit un air embarrassé et pudibond.

— Oh ! peut-on atteindre un homme qui nage, quand ce n'est pas la tête ?... Je le demande à monsieur... murmura-t-il en baissant les yeux et en pinçant les lèvres...

— Comment, mon pauvre garçon, s'écria Lascars, saisi malgré lui d'une violente envie de rire. Vous avez eu cette mauvaise chance !...

— Hélas ! monsieur, répliqua Sauvageon en soupirant, il se passera bien du temps avant que je puisse m'assoier...

— Ceci, reprit le baron, m'explique moins que jamais à quel propos ces brutes ont répandu le bruit de votre mort et prétendu que le coup de feu vous avait tué raide...

— Mais moi je me l'explique très bien. Monsieur veut-il que je lui raconte de quelle façon l'événement est arrivé ?

— Oui, sans doute, je le veux...

— Eh bien, voici la chose en deux mots... Tout en me sauvant, je n'avais vu que les fourches, je ne pensais pas au fusil, et après avoir plongé et fait un bon bout de chemin entre deux eaux, je venais de repaire pour respirer et je nageais de toutes mes forces, quand j'entendis le bruit de la poudre... en même temps je sentis que le gredin avait visé juste !... Heureusement c'était du petit plomb... sans cela, bonsoir la compagnie ! pas plus de Sauvageon que sur ma main !... je compris tout de suite que la blessure n'était pas mortelle, mais j'éprouvai une douleur atroce et je me mis à gigoter en battant l'eau, ni plus ni moins qu'un homme qui se noie... Pendant que je gigotais ainsi, une idée me traversa la cervelle... Je me dis que le damné fusil qui venait de m'accrocher si mal pouvait être à deux coups, qu'une seconde décharge m'achèverait infailliblement, et que le seul moyen de courir une chance de l'éviter, était de faire le mort tout de suite, en conséquence je ne bougeai ni pied ni patte, je me raidis comme un trépassé, je me laissai couler à fond et je nageai très longtemps entre deux eaux avant de me hasarder à montrer seulement le bout de mon nez...

Quand je reparus, j'étais assez loin pour que la lumière des falots n'arrivât plus jusqu'à moi... les ténèbres m'enveloppaient et me protégeaient, et je voyais sur la berge, à cent brasses de distance, mes trois gredins de paysans qui faisaient de grands gestes et qui semblaient tenir conseil...

Je n'avais plus rien à craindre d'eux, mais je m'affaiblissais

beaucoup... chaque grain de plomb avait fait son trou et mon sang coulait par une multitude de petites fontaines que l'eau rendait encore plus actives...

Il n'était que temps de gagner l'autre rive ! il ne fallait même pas perdre une minute, sous peine de me noyer pour tout de bon !... Je mis donc le cap sur ce vieux saule vermoulu que monsieur connaît et auprès duquel on prend tant de perches à l'épervier... Je nageai de mon mieux, j'atteignis le bord, et clopin-clopan, gémissant et jurant, je pris le chemin de la maison, où j'arrivai non sans beaucoup de peine, et où me voici, fort mal accommodé, plus criblé qu'une écumoire, et ne sachant dans quelle position me mettre pour y trouver un peu de repos...

Telle est mon histoire, monsieur... Elle n'est pas gaie, mais elle n'est pas longue, et n'a d'ailleurs rien qui m'étonne, car depuis que je suis au monde j'ai toujours été le dindon de toutes les farces ! maintenant, monsieur veut-il me dire s'il a tuteur et si, de son côté, il est plus satisfait que je n'ai lieu de l'être du mien.

— Mes affaires vont à merveille, mon pauvre Sauvageon, répondit Lascars, je suis admis dans la maison de la petite fille, tout marche sur des roulettes ainsi que vous l'aviez prévu, et votre idée était excellente...

XXXV

PREMIÈRE SOIRÉE

Pendant tout le reste de la nuit, Sauvageon, en proie à des douleurs qui, pour être grotesques, n'en étaient pas moins cruelles, se tordit en gémissant sur le matelas qui lui servait de lit. Une fièvre violente s'empara de lui ; les grains de plomb restés dans les chairs, quoiqu'ils n'eussent pénétré qu'à une très faible profondeur, menaçaient d'amener une inflammation générale. Bref, la situation devenait grave, et se compliquait encore par l'impossibilité de recourir à l'aide d'un médecin, les blessures de Sauvageon étant de nature à le dénoncer à l'instant même comme l'auteur du guet-apens de la veille au soir.

Lascars se trouva donc dans l'absolue nécessité de venir de sa personne en aide à son valet ; il possédait quelques notions très superficielles de chirurgie, comme tous les gentilhommes, exposés à des accidents de chasse, et il vint à bout sans trop de peine d'extirper avec la pointe d'un stylet les grains de plomb fourvoyés.

À la suite de cette petite opération, Sauvageon éprouva un soulagement immédiat, avant-coureur d'une guérison prochaine. Il s'assoupit sur-le-champ et dormit pendant vingt-quatre heures sans interruption.

Le soir venu, Lascars se garda bien d'interrompre ce sommeil réparateur ; il monta dans son bateau et traversa la Seine pour se rendre à la maisonnette du Bas-Prunet.

Aussitôt qu'il en eut franchi le seuil, il reconnut à des signes certains qu'il était attendu et que les deux femmes avaient fait des frais pour le recevoir, frais bien modestes, mais touchants par cela même.

En voyant Lascars, Pauline rougit légèrement, mais elle ne manifesta aucun embarras, elle fit deux pas au-devant du gentilhomme, et lui tendant la main d'une façon adorablement familière, elle lui dit :

— Nous avons bien pensé à vous aujourd'hui, mon frère, et nous avons prié Dieu à votre intention avec tant de ferveur qu'il doit nous exaucer et vous rendre heureux...

Lascars, après s'être informé, d'un air de grande déférence, des nouvelles de madame Audoin, dit qu'il voulait se faire une alliée à l'insu de la bonne dame elle-même, et qui se sentit vivement touchée de ce témoignage d'intérêt, demanda à Pauline :

— N'allez-vous pas vous préparer, ma chère sœur, pour votre promenade de chaque soir ?...

La jeune fille secoua la tête avec un sourire triste et résigné.

— Oh ! c'est bien fini... répondit-elle, maintenant nous ne nous promènerons plus...

— Eh quoi, s'écria Lascars, plus jamais ?...

— Jamais, du moins hors de notre jardin, qui n'est pas grand, mais dont nous saurons nous contenter...

— Et, me permettez-vous de vous demander la cause de cette résolution si soudaine ?...

— Cette cause, la voici : Déjà nous ne sortions point en plein jour, parce que nous aimions la solitude et que nous craignons plus que tout au monde d'attirer l'attention sur nous !... Ai-je besoin de vous apprendre pourquoi nous ne sortirons plus le soir ? la terrible aventure d'hier nous a trop cruellement prouvé quelle imprudence commettent deux femmes en affrontant sur une grande route les ténèbres et les mauvaises rencontres... Pour ma part, je l'avoue franchement, rien que la pensée de faire cent pas au dehors, après la nuit tombée, me glace jusqu'à la moelle des os.

— Je comprendrais à merveille cette terreur et cette prudence, répliqua Lascars, si vous deviez sortir seule avec madame Audoin, et par conséquent vous exposer à quelque nouveau danger... mais il n'en est point ainsi...

— Que voulez-vous dire ? demanda Pauline sans aucune arrière-pensée.

— Je veux dire que vous avez désormais à vos ordres le bras dévoué d'un gentilhomme... un bras qui vous a défendue déjà, et qui saurait vous défendre encore...

— Le vôtre !... s'écria la jeune fille en devenant pourpre.

— J'espère, ma chère sœur, que vous ne me faites point l'injure d'en douter ?... répondit Lascars, en donnant à sa voix des inflexions tout à la fois tendres et respectueuses...

(La suite au prochain numéro.)

Battle Creek, Mich., 1879.

Messieurs.—Ayant souffert pendant plusieurs années de dyspepsie et de débilité générale, sur l'avis de mon médecin j'ai fait usage des Amers de Houblon, et aujourd'hui je suis guéri.

THOS. S. KNOX.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES CLOCHES DE BOTREUX

CONTE DE NOEL

I

C'était la veille de Noël ; l'Angleterre entière se préparait à festoyer et à festiner, et le petit port de Boscastle faisait comme toute l'Angleterre.

La mer s'est creusé là, sur la côte nord du Cornwall, entre deux hardis promontoires de rochers sombres, une baie étroite où viennent s'abriter les barques des pêcheurs et quelques bâtiments de petit tonnage. En remontant la vallée profonde et resserrée, au milieu de laquelle se précipite sur son lit de galets un ruisseau tortueux, on arrive au pied de la colline où se pressent les habitations des artisans, des charpentiers de marine, les docks et les magasins, tandis que sur la colline elle-même sont dispersées des demeures plus aristocratiques des armateurs, négociants et magistrats. Le site est pittoresque et sauvage, et le voisinage de Tintagel, où la légende place l'un des châteaux du roi Arthur, donne un certain relief poétique à ces régions qui conservent encore leur individualité originale.

Tout travail était donc suspendu ; sous le toit de chaume du Jeu de Quilles, se pressaient carriers, métayers, pêcheurs et pilotes ; une partie intéressante touchait à sa fin. Rien de plus dissemblable que les deux champions : l'un grand, souple, vif, nerveux, passionné, aux traits fortement accusés, beaux si l'on veut, mais d'une beauté inquiétante ; l'autre, grand aussi, mais plus robuste, maître de lui-même, et dont le visage régulier, calme, honnête, ouvert, devenait superbe sous l'impression d'une surexcitation extraordinaire.

L'un était Richard Curgenvin, surnommé Dick le Brésilien, parce qu'il avait beaucoup erré dans les mers du Sud, travaillé aux mines du Brésil, et portait toujours des vêtements voyants, ornés d'or et d'argent qui, joints à ses façons cavalières, à ses libéralités, à ses récits d'aventures, émerveillaient une partie de la jeunesse et déplaçaient souverainement aux laborieux du pays. L'autre était Philippe, ou plutôt Phil Rounswald, jeune fermier dont les ancêtres dataient de la conquête normande, et que tout le monde estimait à Boscastle.

Trois quilles restaient debout ; d'un coup Phil les renversa et fut déclaré vainqueur.

Son antagoniste prit mal sa défaite ; on entendit quelques mots injurieux :

— Ils vont se battre ! s'écria-t-on.

— Non ! pas de batterie aujourd'hui ! répondit avec autorité le vieux John Truscott, grand et gros hercule bon enfant, président improvisé de la réunion.

— Qu'ils luttent s'ils le veulent ; on peut en sortir bons amis !

La lutte d'adresse, à l'antique, est encore très en faveur dans le Cornwall, et John Truscott, champion reconnu de son pays, vainqueur dans bien des rencontres avec l'étranger, c'est-à-dire l'habitant des comtés voisins, était un arbitre écouté.

Les adversaires rejetèrent donc leur longue blouse de laine et parurent dans la jaquette collante du lutteur, que les hommes de la côte quittent rarement. Cette fois encore, la vigueur froide eut raison de la fougue emportée.

— Une chute ! une chute ! cria la foule en voyant le Brésilien à terre.

— La première fois, dit-il, les dents serrées, ce sera plus sérieux !

— Et ta chute sera peut-être plus dangereuse ! repar-tit Phil.

— Il y a du mauvais sang entre les deux gars, murmura Joe Treherne, le pilote, et la fille du meunier Rosewear en est la cause !

II

Au fond d'un petit vallon, dépendance de la vallée principale, dans l'anfractuosité du roc, dont il semblait faire partie, se trouvait le moulin de Rosewear, avec son toit de chaume épais aux larges rebords, son pignon à fenêtres en treillis et sa grande roue noire, silencieuse en ce moment. Le ruisseau qui la faisait tourner, rapide et babillard, se donnait des airs de cascade, à la moindre pierre qui le gênait, et jetait son ruban lumineux parmi les genêts et les hautes herbes. Hugh Rosewear, le meunier joyeux, bon vivant, avait tout l'air d'un homme qui va faire un bon repas, et n'en est pas fâché : son double menton, son sourire ouvert, le clignement de ses yeux gris, toute sa personne témoignait d'une parfaite satisfaction. On attendait les convives pour le réveillon ; les guirlandes de lierre et de houx reflétaient la flamme du foyer, les gobelets brillaient sur la table de chêne et les odeurs savoureuses s'échappaient de la pièce voisine.

— Ah ! te voilà, Grace, ma fillette ; tu t'es faite belle ! Il est vrai que cela ne t'est pas difficile. Ton nez cerise te sied à merveille, et je suis bien aise que tu n'aies pas mis le colifichet de ce garnement de Curgenvin.

Ce discours s'adressait à une grande, svelte et fraîche jeune fille, dont les beaux cheveux châtain, naturellement ondes, retombaient en boucles autour d'un char-

mant visage, tout rayonnant de franchise et de gaieté. Le père pouvait vraiment la regarder avec complaisance.

— Allons, père ! la broche est en bon et bel or, et le pauvre Dick n'est pas déjà si mal !

— Eh bien ! moi je ne l'aime pas, ni sa langue si bien pendue, ni ses yeux qui ne vous regardent jamais en face. Qu'est-ce qu'un vagabond qui ne peut jamais vivre dans sa paroisse ? Et que fait-il au loin, avec ses étrangers ? Donnez-moi un brave garçon, travailleur et franc comme Phil, qui aime la terre et les jeux de son pays ! A la bonne heure !

Si le meunier eût pu voir les belles couleurs que son panégyrique appelait aux joues de la fillette, il eût été bien tranquille sur le choix qu'elle ferait entre ses deux galants.

Ils arrivèrent presque en même temps, Dick avec son assurance et un compliment bien tourné, Phil avec un salut moitié timide, moitié familier. Le Brésilien, à la vue du nez cerise, lança sur son rival un regard haineux qui fut saisi au passage par dame Rosewear, la mère de Grace. Puis les autres convives se succédèrent rapidement, et la conversation s'anima.

Le meunier, plein de son sujet, recommença ses attaques contre la vie errante ; Dick la défendit et conta des aventures terribles qui firent pâlir la belle Grace. C'était vivre ! cela, disait-il.

— Et vous, pilote Treherne, interrogea Hugh Rosewear, quelle est votre opinion ?

— Oh ! moi, je dis qu'il y a des braves gens partout, mais en vérité, j'aimerais mieux être sûr d'une bonne tombe dans notre cimetière de Botreux, que d'aller rejoindre presque tous mes aïeux au fond de la mer. Savez-vous que l'un des rares Treherne, enseveli près de l'église, était mon arrière-grand-père, et qu'il gagna la terre sur une épave du vaisseau qui apportait les saintes cloches ?

— Racontez-nous ça, Joe, dit-on en chœur, et le pilote ne se fit pas prier :

— Vous avez entendu dire, n'est-ce pas, que dans le temps, il y a bien des années, les gens de Boscastle, agacés d'entendre la cloche de Tintagel sonner fêtes et dimanches, et pour les baptêmes, mariages et enterrements, tandis que leur clocher de Botreux restait toujours muet, commandèrent, je ne sais où, mais bien loin, un carillon que devait bénir le pape, un évêque, ou quelque personnage de ce genre ?

Certain dimanche on annonça que le bâtiment portant les cloches était en vue ; le vent était bon, la mer calme, et Tintagel sonnait à toute volée.

Le pilote, enchanté, s'écria :

— Merci à Dieu pour notre bonne traversée !

— Merci au vaisseau et à la voile, reprit le capitaine ; il sera temps de remercier Dieu à terre.

— Nous devons lui rendre grâce partout.

— Non ! rendez grâce au vent et à la solide charpente du navire, rugit le capitaine, et il se mit à blasphémer avec fureur.

Aussitôt de gros nuages noirs obscurcirent le ciel, le vent souffla violemment, les vagues énormes poussèrent le vaisseau sur les rochers, vers le Trou noir, à la pointe Villapark ; on entendit un craquement formidable, et la mer se couvrit des débris du naufrage, pendant qu'au dessus des bruits de la tempête s'élevait le tintement solennel des cloches englouties. On recueillit mon aïeul mourant, et ses dernières paroles furent celle-ci : "Comme les cloches sonnent doucement ! Elles m'appellent au foyer éternel." On dit que dans les grandes tempêtes, on entend le carillon, et que si dans une des saintes vigiles on se rend à la pointe de Villapark, les cloches vous prédisent l'avenir.

— Oui, ajouta facetieusement le vieux Truscott, et l'on raconte même que certain meunier, pas bien loin d'ici, reçut le conseil d'aller consulter les cloches.

— Peut-être bien, mais il n'y alla pas, car il vit dans les yeux de la belle quelque chose qui valait toutes les cloches du monde.

On avait bien devisé et bien soupé ; l'horloge allait sonner la première heure de Noël. Grâce, Phil et le Brésilien avaient disparu. Près de l'écluse du moulin, la silhouette de deux personnes appuyées sur la balustrade rustique se reflétait aux rayons de la lune dans le petit étang.

— Voyons Grace, disait Phil, voilà deux ans que je suis votre fidèle serviteur. N'est-il pas temps de me dire ce que je peux espérer ?

— Êtes-vous donc si las de me courtoiser, Phil ? Ai-je écouté personne autant que vous ? Ne pouvez-vous attendre encore un peu ?

— Dieu me préserve de vous presser, Grace ! mais j'ai une bonne maison à vous offrir et la place de ma mère est vide ; pourquoi ne pas la prendre ? Et puis je n'aime pas ce Brésilien qui tourne autour de vous, et je voudrais avoir le droit de vous protéger.

Et, pour la première fois, il s'enhardit jusqu'à passer son bras autour de la taille de la jeune fille. Ils ne virent pas, dans l'obscurité que jetait le rocher autour d'eux, se rapprocher une ombre qui les épiait depuis leur arrivée.

— Eh bien ! Grace, ma chérie, à quand le mariage ? Un mot, je vous en prie.

— Allez le demander aux cloches de Botreux, répondit la coquette.

— J'aimerais mieux l'entendre de vos lèvres, mais la nuit est belle et je penserai à vous.

— Oui, mais je ne veux pas être trompée, comme le fut maman. Vous m'apporterez un gage : une touffe d'œillets de mer.

— Je ne vous tromperai jamais ; Grace, à demain, près de la cascade de Saint-Kneighton, n'est-ce pas ?

— Oui, bonsoir Phil.

Il vit dans les yeux de la jeune fille, ce quelque chose qu'avait vu autrefois le meunier, dans ceux de sa fiancée, et la pressant dans ses bras, il lui donna le doux baiser des fiançailles, franchit le ruisseau d'un bond, et se dirigea vers la pointe de Villapark.

Rentrée dans la maison et accoudée à sa fenêtre, Grace le suivait des yeux, lorsque tout à coup elle aperçut l'ombre qui se glissait derrière lui, sans jamais se rapprocher ; elle pensa au Brésilien, et son cœur fut rempli d'épouvante.

Jamais chevalier ne partit pour sa mission d'amour, d'un cœur plus sincère et plus brave, que le jeune fermier allant par cette nuit de Noël, à la conquête de sa touffe de fleurs d'hiver.

Déjà il a dépassé la vieille église et gagné le bord de la falaise, dont la muraille sombre contraste avec l'océan argenté par la lune. Il sait que la fleur demandée, croît là, protégée par le roc, au-dessus du Trou noir ; se baisser, cueillir quelques branches est l'affaire d'un instant ; mais comme il se redresse, l'ombre s'élança sur lui et l'éclair d'une lame passa devant ses yeux. Il arrêta le bras et saisit son adversaire à la gorge ; leurs yeux se rencontrèrent, tous deux sentent que c'est une lutte à mort.

L'herbe est glissante, tout mouvement peut être décisif, les minutes sont des heures, Phil est le plus fort, mais le Brésilien le plus expérimenté : d'un effort féroce il attire son antagoniste, ils surplombent l'abîme, Phil en est plus proche et voit scintiller les vagues au-dessous de lui ; tout à coup le son d'une cloche se fait entendre, minuit sonne à Tintagel, le regard du Brésilien se détourne une seconde, Phil en profite et le terrasse, ils sont à terre, moitié sur le sol, moitié dans le vide, au-dessus du précipice ; mais Phil a enfoncé une main dans les herbes et de l'autre il fait rouler son ennemi dans l'espace !

Néanmoins il n'est pas encore sauvé ; plusieurs fois il parvient à poser le genou sur la falaise, plusieurs fois il glisse de nouveau ; les touffes d'herbe se déracinent, son corps est inondé de sueur froide, les battements de ses artères l'étourdissent ; un dernier cri : Grace ! Un suprême effort et il retombe presque sans vie sur le sol ferme ! Le joyeux carillon de Tintagel le ranime, le jour de Noël commence ; ramassant ses fleurs éparées, il reprend triste et morne le chemin de Boscastle.....

III

Près de la cascade, au milieu des ruines d'une antique chapelle, revêtues de lierre et de houx, Grace attend son fiancé, si heureuse, si confiante qu'elle ne s'étonne même pas d'être la première au rendez-vous.

Le soleil radieux a dissipé ses craintes de la veille. Mais quel est ce pas lent et lourd ? quel est cet homme courbé sous le poids de l'angoisse qu'exprime si douloureusement son visage ? Est-ce Philippe, ou son fantôme ? D'abord, muette, reprenant dans son anxiété le tutoiement si naturel à ceux de son pays et si peu usité en Angleterre :

— Phil ! Phil ! qu'as-tu ? qu'est-il arrivé ?

Avec un sourire navré il lui tend ses fleurs.

— Tiens, Grace, voici le gage que tu m'as demandé. Si tu savais ce qu'il me coûte, tu le rejetterais comme une malédiction.

— Non, Phil, il me sera toujours cher, répond-elle en plaçant le bouquet sur sa poitrine. Tu n'as pas pu faire le mal. Tu es incapable d'un crime. Ah ! oui, je me rappelle ! Cette nuit, j'ai vu l'ombre qui te suivait : c'était Dick, n'est-ce pas ? Oh ! dis-moi, dis-moi tout, mon ami, mon bien-aimé !

Et de ses bras elle entoure le cou de son fiancé.

— Non ! non ! Grace ! Ne me touche pas, il y a du sang sur mes mains. Il y a un meurtre sur mon âme !

— Par pitié, dis-moi tout, mon Philippe, répète la pauvre enfant, mortellement pâle.

Et il lui dit tout.

— Oh ! je te le jure, ma chérie, je n'ai fait que me défendre, Dieu le sait, mais enfin j'ai tué ! Je t'ai perdue, et avec toi je perds tout.

Et cet homme si fort sanglote comme un enfant.

Grace se relève la première.

— Mon bien-aimé, dit-elle, ton âme est sans reproche ; tu étais dans ton droit ; tu peux lever la tête devant les hommes ; tu le dois, je le veux !

Et, appuyant cette force ébranlée sur sa faiblesse courageuse, elle passe la main de son ami sous son bras et le ramène chancelant, désolé, jusqu'à son logis. Là, elle aperçoit le vieux Truscott triste et grave et comprend tout ; Truscott est le constable de la paroisse. A la vue d'un homme, Phil se relève.

— Je sais ce que tu me veux, Jan ; je te suivrai ;



L'ARBRE DE NOËL



GLORIA IN EXCELSIS DEO

mais pas de menottes, je t'en supplie ! Traverser nos rues comme un criminel ! Non ! cela je ne le pourrais pas.

—Ne crains rien, mon garçon ; c'est une triste affaire, mais jamais je ne te croirai coupable ; je t'aime comme un fils ; viens avec moi en toute confiance.

Grace presse une fois encore la main de son fiancé et son beau sourire aimant lui rend toute son énergie.

Le matin de ce jour de Noël, Treherne, le pilote, avait voulu faire comme d'habitude, sa tournée en barque, aux environs du port.

En passant sous la pointe de Villapark, il avait aperçu le corps du Brésilien, sur une projection plane du rocher. Il avait recueilli le malheureux qui respirait encore et l'avait transporté au cottage qu'il habitait. La colonne vertébrale brisée paralysait tout mouvement, mais le délire brillait dans l'œil hagard et jetait des paroles haletantes, entrecoupées. Dick tenait, dans ses doigts crispés, la cravate de Philippe ; à son côté, pendait la gaine vide d'un poignard.

Après une heure de cris, de blasphèmes, de visions terribles, il tomba dans une torpeur somnolente. Au réveil, l'esprit avait retrouvé sa lucidité. Alors, sentant la mort approcher, il avoua tout ! Il n'y avait plus de raison pour détenir le jeune fermier. Jamais le vieux Truscott ne fut plus heureux qu'en lui ouvrant la porte.

—Et maintenant, mon garçon, lui dit-il d'une voix mal assurée, cours vite vers ta chère fiancée ; vous pouvez avoir encore "un beau jour de Noël !"

—Non, répondit Phil tristement, j'ai pris la vie de cet homme, je veux avoir son pardon...

IV

Les deux rivaux étaient seuls dans la chambre de mort ; lorsque Phil s'avança doucement vers le lit, un éclair de haine illumina soudain le regard du moribond, mais s'éteignit aussitôt. Philippe s'agenouilla et dit :

—Richard, je ne te voulais pas de mal. Pardonnons-nous pendant qu'il en est temps ; séparons-nous en paix.

La sueur d'agonie perlait déjà sur le front du Brésilien ; sa langue s'embarrassait ; il tourna ses yeux adoucis vers son ancien ennemi, murmura "pardon" et expira peu d'instants après, pendant que la prière du chrétien montait pour lui vers Dieu...

La soirée de Noël commençait ; au foyer du menuisier Rosewear, si gai la veille, étaient assis, tristes et silencieux, le vieux Hugh, tenant ouvert son livre de prières qu'il ne lisait pas ; près de lui, dame Rosewear en larmes ; en face d'eux, Grace, pâle comme une statue, mais résignée.

La flamme des bûches de Noël éclairait seule la grande salle, lorsque soudain la porte s'ouvrit et Phil parut. D'un bond, la jeune fille fut près de lui.

—Dieu soit béni ! s'écrièrent le père et la mère ; Phil, si tu n'étais pas innocent, tu ne serais pas revenu, je le sais, mon fils.

—Dick a tout confessé, père Hugh ; je peux lever la tête, maintenant.

—C'est la vérité, je l'atteste, ajouta la voix mâle de Truscott, qui avait suivi son jeune ami.

Si l'on ne fêta pas "Christmas" au moulin avec la gaieté habituelle, on y ressentit un bonheur plus profond, après de si cruelles émotions.

Minuit sonnait de nouveau à Tintagel quand on se sépara, et Phil baisant sa belle fiancée au front lui dit avec un sourire :

—Nous nous marierons bien sans cloches à Botreaux, n'est-ce pas, ma bien-aimée ?

WILLIE BLACK.

NOUVELLES DIVERSES

—On a commencé la construction de la façade de la gare Dalhousie.

—Cinquante Annamites et Chinois ont été tués et plus de cent blessés pendant l'attaque sur Haipong.

—Les typographes de la Tribune, de New-York, se sont mis en grève, au nombre de quatre-vingt-six.

—La compagnie d'éclairage électrique de Québec et Lévis va porter son capital à \$50,000.

—Les recettes de la dernière exposition de la puissance, à St-Jean, N.-B., ont été de \$45,000 ; c'est environ \$40,000 de moins que les dépenses.

—Le commissaire de l'agriculture des Etats-Unis évalue le revenu annuel des ressources forestières du pays à \$700,000,000.

—La presse allemande en général condamne le projet du prince Frédéric-Guillaume de Prusse de faire une visite au Saint-Père, à Rome.

—A la suite d'indiscrétions commises par les journaux, les autorités de l'Université-Laval de Québec ont fait fermer le parlement universitaire.

—Les dernières dépêches reçues de Hué confirment parfaitement la nouvelle que le roi de l'Annam a été assassiné à l'instigation des autorités chinoises.

—Des dépôts d'armes destinés, croit-on, à un mouvement fénién, viennent d'être découverts par la police, à Dublin.

—Gerson, l'agent français, a acheté pour \$9,000 le droit exclusif de représenter en Amérique le ballet "Sieba" que l'on donne actuellement à l'Eden Théâtre à Paris.

—Le correspondant parisien du Times dit qu'après le vote à la Chambre des députés, la Chine peut abandonner l'espoir que la France fasse des concessions.

—Le pape a approuvé le projet d'élever une église en mémoire de Daniel O'Connell, à Caachaven, Irlande, et il a promis de faire cadeau de la pierre angulaire.

—L'évêque de Clonfert, en Irlande, vient de se déclarer publiquement contre le système d'émigration en masse que l'Angleterre a adopté pour secourir l'Irlande.

—L'Allemagne essaie par tous les moyens possibles de faire échouer les négociations d'un traité de commerce entre l'Angleterre et l'Espagne.

—Le directeur Hollingshead va établir à Londres, d'une façon permanente, un théâtre français. Sarah Bernhardt et Judic ouvriront la saison d'hiver.

—Le collège électoral chargé d'élire le président, aux Etats-Unis, se compose de 401 membres. La majorité absolue est nécessaire pour l'élection d'un candidat.

—On dit que la compagnie du chemin de fer de la vallée de Miramichi a passé un contrat pour l'achat de \$60,000 de rails, et qu'elle se propose de commencer ses opérations au printemps.

—Environ vingt actions ont été prises au bureau du Recorder de cette ville, contre des personnes qui ont négligé de nettoyer leurs trottoirs. C'est un bon point pour l'administration municipale.

—O'Donnell a été pendu à Londres, lundi dernier, à 8 h. du matin. Il a marché à l'échafaud d'un pas ferme. Il n'a fait aucune déclaration.

—L'église baptiste de Boston vient d'adresser à la commission des chemins de fer, à Washington, une protestation contre la circulation des trains, le dimanche, sur les voies ferrées des Etats-Unis.

—Le commandant des troupes françaises à Madagascar fait rapport que la flotte française a détruit plusieurs ports sur la côte est de l'île, et que des troupes de débarquement ont détruit le port de Mariavitta.

—Une violente tempête est passée sur l'Espagne jeudi dernier. Dans un des ports du littoral, quatorze navires ont chassé sur leurs ancres et ont sombré.

—A un conseil de cabinet tenu à Paris, M. Ferry a déclaré qu'il avait télégraphié à l'amiral Courbet de reprendre l'offensive et de pousser les opérations avec la plus grande vigueur.

—Le collège Morrin, à Québec, a commencé à admettre des femmes. Mlle Pilkington, fille de l'ingénieur du havre de Québec, a été la première admise à recevoir les bienfaits d'une éducation universitaire.

—Le club de raquettes "Le Canadien," se composant de cent-cinquante membres, se rendra à Ottawa, le 4 janvier, par train spécial. Il y aura courses en raquettes, concert, banquet, etc. On s'attend à un grand succès.

—On annonce que le premier ministre Ferry a informé le président Grévy que l'Angleterre a décidé de n'agir comme médiatrice entre la France et la Chine qu'après une entente à ce sujet avec l'Allemagne et les Etats-Unis.

—Le gouvernement a reçu des autorités fédérales et des gouvernements provinciaux copies des documents officiels et des rapports du parlement pour remplacer ceux qui ont été détruits par le dernier incendie des édifices du parlement.

—Le célèbre et pieux Dom Bosco vient de fonder une société de religieux missionnaires pour évangéliser les nations sauvages ou barbares. Le Souverain Pontife lui a assigné la Patagonie, et, il y a quelques semaines, vingt prêtres et douze sœurs sont partis pour les missions de ce pays, qui est situé, comme on le sait, à l'extrémité du continent américain.

—Les mères ignorent combien d'enfants meurent par suite du manque d'attention à suivre les instructions recommandées quand ils sont malades. Une dame disait l'autre jour : Si les mères savaient le bien que produit quelques doses des Amers de Houbion données aux enfants, elles n'hésiteraient certainement pas à en faire usage.

DE TOUT UN PEU

Le premier juillet dernier, on comptait en France 11,750,000 bestiaux, et 5,962,000 en Angleterre.

La statistique démontre que la consommation de la viande de cheval augmente tous les ans, en France, la demande venant principalement de Paris.

Un Russe, possédant de grandes richesses, a envoyé des explorateurs dans le nord de la Sibérie, en vue d'établir une ligne de bateaux à vapeur dans la rivière Angara. Son nom est Sibiriakoff.

Le Public Opinion, journal de San-Francisco, dit que les Chinois ont fait, dans leur quartier, une très grande procession. Ils avaient revêtu leurs habillements orientaux et portaient leurs dieux et leurs idoles, en invoquant leurs bénédictions, pour que la victoire vienne se reposer sur la bannière du Dragon, pendant que la France sera battue. Ils vont chaque jour dans le temple pour offrir du riz et des prières, et ils ne cesseront leurs offrandes que lorsque la question pendante entre la Chine et la France sera décidée.

C'est une question de savoir si la liberté des cultes, aux Etats-Unis, va jusqu'à tolérer le culte public des idoles. Cette procession idolâtre, à travers les rues de San-Francisco, est une véritable insulte à la civilisation chrétienne de ce continent et au principe soi-disant chrétien de la constitution des Etats-Unis.

LES ECHECS

Montréal, 20 décembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

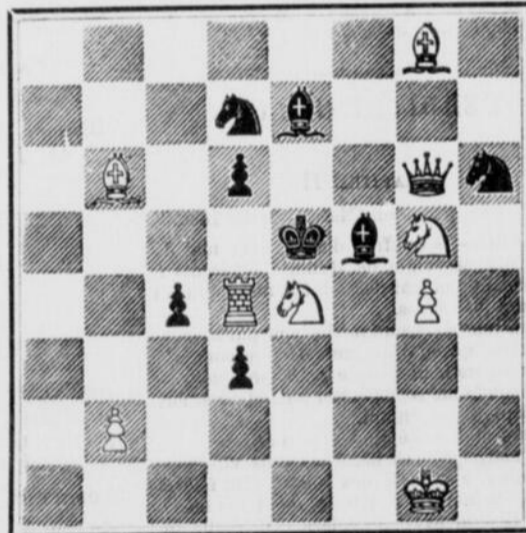
SOLUTIONS JUSTES

No 383. — MM. A. Lepas, H. Bégin, V. Gagnon, Québec ; C. H. Provost, Ottawa ; E. L., Trois-Rivières ; Honoré M., Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal ; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke ; A. Giroux, Valleyfield.

M. le Dr Zukertort est parti de Baltimore mercredi de la semaine dernière, pour se rendre à Washington, où il séjournera quelques jours. Il visitera ensuite Cincinnati, Louisville, Saint-Louis, Chicago, Buffalo, New-York, Boston, San Francisco et les principales villes de l'Ouest et du Sud, ainsi que le Canada et Cuba. Avant de retourner à Londres il se rendra à Hong-Kong et fera les parties de whist et d'échecs avec l'empereur de Chine. M. Zukertort dit qu'il a déjà eu l'honneur de jouer... avec le roi de l'empire du ciel.

PROBLÈME No. 384

Composé par mademoiselle F. BRECHY
sons.—8 pièces



BLANCS.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU No. 383

<i>Blancs</i>	<i>Noirs</i>
Prière de supprimer le Pion blanc à 6e D et le remplacer par un Pion noir.	
1 C 5e FD, échec déc.	1 F pr. D
2 C 6e R	2 ?
3 C 7e FD, échec et mat.	

Mariage

A Grenade, département de la Haute-Garonne (France), Joseph Chartrand, ci-devant de Montréal, sous-lieutenant au 3e régiment de zouaves en garnison à Bône (Algérie), a épousé mademoiselle Ernestine-Jeanne-Marguerite de Latour. Nos compliments au jeune couple et à M. Joseph Chartrand, père du marié, qui habite St-Vincent de Paul, P. Q.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 2 décembre

GRAVURES : Toilette de dîner et de soirée (devant et dos).—Confection en satin noir.—Entredeux au crochet.—Deux carés en guipure.—Broderie au point de marque.—Trois entredeux brodés.—Lambrequin en peluche et application.—Dessin au crochet.—Toilette en satin merveilleux et brocart (devant et dos).—Petit boa.—Cravate en fourrure.—Palatine en loutre.—Trois manchons.—Chapeau en fourrure.—Deux chapeaux de dames.—Toilette de deuil (devant et dos).—Toilette de soirée.

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Le Papillon.—Les richesses de Mme Fortuné (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Bavioli au maigre.—Revue des magasins et de l'industrie.

OUVERTURE : Récitations en famille.—Solutions des Récitations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

PATONS ET BRODERIES : 1er Côté. Patrons : Corage en velours.—Toilette en satin merveilleux et brocart.—Toilette de deuil.—Corage Louis XV pour fillette. 2e Côté. Broderies : Robe de baptême (4 dessins).—Garniture en broderie Richelieu.—Tapis de table.—Tale d'oreiller (2 dessins).—Bonnet d'enfant (3 dessins).—Trois garnitures.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 1er décembre

TEXTES : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : M. François Coppée ; *Siéba*, à l'Eden-Théâtre ; la *Paye des moissonneurs*, tableau de M. Lhermitte ; Bal public dans un faubourg de Vienne ; les *Aventures romanesques d'un comte d'Artois* ; la coupole du nouveau théâtre de Constantine.—Courrier du palais, par Petit-Jean.—Théâtres, par Charles Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Le Monde financier.—Récitations de famille.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : M. François Coppée.—Odéon : *Severo Torelli*.—Eden-Théâtre : *Siéba*.—La *Paye des moissonneurs*, tableau de M. Lhermitte.—Bal militaire dans un faubourg de Vienne (Autriche).—Les *Aventures romanesques d'un comte d'Artois*.—La coupole du nouveau théâtre de Constantine (Afrique).—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, o. 11 rue Hébert, Québec.

PERDU ET GAGNÉ

CHAPITRE II

Malden (Mass.), février 1880.

Messieurs, Je souffrais d'un violent mal de tête, d'une névralgie, de troubles inhérents à mon sexe, et pendant des années mes douleurs furent des plus vives.

Aucun remède, aucun médecin ne pût me soulager à l'exception des Amers de Houblon.

La première bouteille me guérit presque. La seconde me rendit aussi bien et aussi fort que lorsque j'étais enfant.

Et j'ai toujours été ainsi depuis ce jour. Mon mari, qui était malade depuis vingt ans d'une sérieuse maladie des reins, du foie et des voies urinaires, et que les meilleurs médecins de Boston avaient déclaré sa maladie incurable.

Sept bouteilles de vos Amers de Houblon l'ont guéri.

Je connais, dans mon voisinage, huit personnes que vos Amers de Houblon ont sauvé, et un grand nombre auxquelles elles ont produit beaucoup de soulagement. En un mot, ils ont produit des miracles.

Mme E.-D. SLACK.

VARIÉTÉS

Joseph Crichton est mort! Avant d'expirer, il fit appeler un notaire et lui dicta son testament.

—Je laisse à ma femme, dit-il, cent mille francs en rentes viagères.

—Bien, dit le notaire, mais si elle se remarie?

—Deux cent mille.

—Comment, deux cent mille?

—Oh! ce n'est pas tant pour elle que pour son futur mari! En voilà un qui n'aura pas volé son argent!

Entre docteurs :
—Heureux de vous rencontrer, cher collègue... où portez-vous vos pas?
—Je vais opérer un client d'une tumeur... ce sera la quatrième depuis quinze jours!...
—Ne m'en parlez pas!... le tempérament parisien est excessivement tumorigène!

Echange de mots aimables entre députés :
—Je vous conseille de parler de vos talents oratoires, je ne me rappelle pas vous avoir vu jamais ouvrir la bouche à la Chambre.
—Pardon, plus d'une fois, vos discours m'y ont fait bâiller!!!

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 47
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.
Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapière et Antoine Pinsonneault.
Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

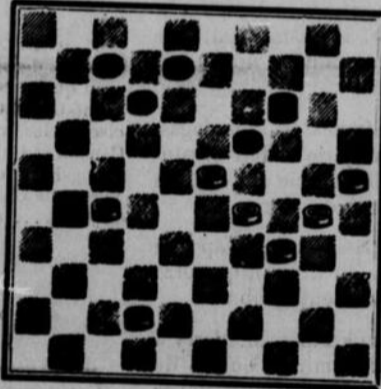
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 48

Composé par M. J. Wardon

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 45

Blancs — 17 à 46, 15 à 27, 27 à 29, 42 à 41, D 40 à 45, D 40 à 7 pr 6 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera fait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,
Député du Ministre de la Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.



CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 13me jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous : Les soumissions seront reçues jusqu'à mardi, le quatrième jour de décembre prochain.

Les plans, devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le vingtième jour de Novembre.

Pour les travaux à la tête du canal des Galops, les soumissions seront reçues jusqu'à mardi le dix-huitième jour de Décembre. Les plans et devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le quatrième jour de Décembre.

Par ordre,
A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 20 octobre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'hiver

COMMENÇANT LE 10 DEC. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	7 30 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 05 p. m.
Trois-Pistoles.....	1 15 "
Rimouski.....	13 00 "
Little Metis.....	4 11 "
Chapleau.....	7 50 "
Dalhousie.....	8 30 "
Bathurst.....	10 33 "
New-Castle.....	12 5 a. m.
Mon-ton.....	3 40 "
Saint-Jean.....	7 00 "
Halifax.....	2 10 p. m.

Ces trains correspondent à la jonction de la Chaudière avec les trains du Grand Tronc partant de Montréal à 10 heures p.m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut se procurer des billets de passage pour le chemin de fer ou les bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les provinces maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 136, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.

Monoton, N.-B., 25 juin 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soussignés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRER

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13½ pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminier le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes; Bouquets, Océans, Chromes, Paysages, etc., tons différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: BREVETÉ & MARK, HULL 22, Northford St.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHERS,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 25 presses à vapeur.
- 1 machine patentes à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, et Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. E. BURLAND,

Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.